

APOSTILLE

à « La base de signatures de virus a été mise à jour »

(modificative)
Chapitres 1, 2 et 4

3

Angel Michaud - 2010

Exemplaire RN000

Apostille : n.f. (anc. fr. *postille*, annotation). DR. Mention modificative, complémentaire ou explicative faite en marge d'un acte.

Le Petit Larousse Illustré, 2004

Les délirants disent toujours qu'il faut être fou pour ne pas voir ce qu'ils voient. Les seuls à avoir des certitudes sont les délirants L'évidence est sans doute le plus grand piège de la pensée. Dès l'instant où quelqu'un doute, il me rassure...

Boris Cyrulnik, *Dialogue sur la nature humaine*, Boris Cyrulnik, Edgar Morin, Editions de l'Aube, 2000

Nous poursuivons notre route. Le soir tombe. L'angoisse de la nuit va de nouveau nous assaillir. Le maléfice dominant s'accompagne de la chute de la lumière.

Nous sommes des hommes perdus.

Jean-Bernard Pouy, *Spinoza encule Hegel*, Albin Michel collection « sanguine » n° 16, 1983

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé, disait le tourmenté Lamartine qui mourut fort âgé, après avoir vécu dans une effroyable hantise de la mort qui ne le quittait que sur les lacs crépusculaires où il aimait à s'isoler pour tripoter les genoux des tuberculeuses.

Pierre Desproges, *Vivons heureux en attendant la mort*, Editions du Seuil, 1983

Pour Romain et Raphaël

TABLE DES MATIERES

1. Après <i>La base de signature de virus a été mise à jour</i>	p.4
2. De l'intelligence, encore	p. 12
3. 5 septembre 2010 : un parfum de fin du monde	p. 18
4. L'erreur de Michel Onfray	p. 30
5. Epidermique	p. 41
6. Epilogue en vrac	p.51



1. Après *La base de signatures de virus a été mise à jour*

Ecrire « après », pour faire sens, c'est sans doute chercher une continuité, une pérennité sans doute illusoire qui consisterait à continuer à entretenir le feu après que les nomades aient quitté le campement. Ou bien, cela signifierait « aller plus loin », explorer les techniques d'alimentation, d'augmentation.

La raison qui m'a poussé à écrire plusieurs « opus », un corps de texte et 5 apostilles au lieu de rédiger un seul volume n'est pas une coquetterie et moins encore une idée marketing. Je veux vérifier que « le tout est plus que la somme des parties » (cf. *La base de signature de virus a été mise à jour*, p. 93, 4^{ème} ligne). Je conviens que de ma part, il s'agit là d'une entreprise extraordinairement prétentieuse qu'en lieu d'ouvrage, je fasse un système, espérant que chacun des éléments enrichisse l'autre à mon insu mais pas à mon désagrément. Peut-être s'agit-il là d'une forme de générosité mal placée, mais je tiens compte, avec beaucoup d'attention, que chacun est libre, à tout moment, de refermer le livre qu'il a sous les yeux ou de « zapper » vers un autre chapitre.

Les éléments variables maintenus artificiellement évolutifs par l'effet de rétroaction¹ accentuent probablement les contradictions qui deviennent insupportables et peuvent occasionner chez le lecteur « Modèle » et Cible des effets de réflexion, de réaction et/ou, j'espère que non, d'indifférence. L'effet d'indifférence me pose problème seulement sur le plan émotionnel, car raisonnablement, je ne peux que le constater voire même l'approuver, par défaut.

Dans mes dialogues avec les personnages des différents groupes², je précise que je « *voudrais être écrivain quand je serai grand* » - jusqu'à ce que LCR³ m'en dissuade, à juste titre d'ailleurs -, le lecteur aura compris qu'il s'agit là d'une boutade, d'abord parce que je suis déjà « grand », que je n'ai pas l'intention de me consacrer à l'écriture dans mes vieux jours, que j'écris seulement parce qu'avec un peu d'âge on acquiert quelques certitudes et beaucoup de doutes (dans le cas contraire, on est un vieux con) que l'on est en droit de partager.

L'effet de rétroaction enrichit le texte et le lecteur. Pour l'auteur, c'est un peu plus compliqué. Pour qu'il bénéficie de cet effet, il lui est nécessaire de maintenir avec le lecteur, sous une forme ou une autre, un lien effectif. C'est pour cela que j'ai laissé, à leur intention, des adresses mail qui sont réelles et actives :

angelmichaud@voila.fr

la_base@voila.fr

¹ La rétroaction (on utilise aussi couramment le terme anglais de *feedback*), est au sens large, l'action en retour d'un effet sur le dispositif qui lui a donné le jour, et donc, ainsi, sur elle-même...

² Angel Michaud, *Apostille 1 à La Base de signatures de virus*, p 25

³ Le chinois ridé, in Angel Michaud, *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, p. 25, Lad'AM Editions 2009

L'alternative pour maintenir l'auteur « éveillé » serait qu'il écrive encore, mais écrire « encore » c'est écrire toujours... Ecrire pour la vie, à mort.

D'autant plus qu'après avoir identifié le « Lecteur Modèle » et le Lecteur Cible, il apparaît dans le paysage littéraire un nouveau venu : le Lecteur Miroir. Il est celui, proche affectivement de l'auteur qui lui renvoie des effets et des images émotionnellement chargées susceptibles de mettre l'auteur en danger par un effet insoutenable de mise en abyme.

L'auteur (les auteurs) fait face, finalement – il faut parfois du courage aux Lecteurs (Modèles, Cibles et Miroirs), - mais doit affronter les personnages. Nous avons organisé en quatre groupes⁴ les divers personnages de cet ouvrage. Mais en fait, cette classification, si elle est susceptible d'éclairer le lecteur, ne procure aucune aide à l'auteur, car aucun des personnages d'un groupe ne constitue une typologie et qu'il n'est pas possible d'en élaborer une en « mixant » des personnages provenant de l'une ou l'autre de ces quatre catégories.

En effet, l'auteur est hanté par les personnages fictifs, existants ou ayant existé selon une hiérarchisation qui échappe aux catégories et à la typologie mais ayant trait au passé, au présent d'un personnage et à la manière dont l'auteur le fait évoluer, tissant des liens affectifs entre ces personnages, le lecteur et l'auteur.

Nous le voyons, le livre, « autour » et « après » le livre est affaire de coopération entre l'œuvre et le lecteur dont l'auteur est partiellement exclu.

La théorie de la coopération textuelle de Umberto Eco fait du lecteur une partie essentielle du processus de signification. Le texte construit un Lecteur Modèle capable d'actualiser les divers contenus de signification de façon à décoder les mondes possibles du récit. Ce lecteur remplit les multiples blancs du texte, jamais totalement explicite, et ce, des simples inférences linguistiques aux déductions plus complexes s'étendant au récit entier.

La théorie du Lecteur Modèle est inspirée du concept de siomiosis illimitée développée par C.S. Pierce : l'interprétant d'un signe devient un signe à son tour et ce, ad infinitum.⁵

Cette « construction » du « Lecteur Modèle » est donc soumise à conditions. Ces « conditions » sont les outils de l'auteur : le style, le parti pris, le mode – narratif, descriptif etc. –, l'organisation méthodique des blancs...

⁴ Angel Michaud, *Apostille N°1 à La base de signatures de virus a été mise à jour*, p 24, 2010

⁵ Lucie Guillemette et Josiane Gosette, 2006, *La coopération textuelle*, dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), <http://www.signosemio.com/eco/cooperation.asp>

Le texte est un tissu de signe. Il est ouvert, interprétable, mais doit être entrevu comme un tout cohérent. Il construit son Lecteur Modèle, et est davantage une totalité où l'auteur amène les mots puis le lecteur les sens. Le texte est en fait une « machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc » (Eco, 1985 : 29).

Par sa cohérence, un texte, en tant que système conventionné, peut réduire la possibilité de tenter certaines interprétations. Si quelqu'un écrit « Marie mange présentement un... », on déduit que le mot suivant sera un nom, et que ce nom ne sera sans doute pas « camion ». Le Lecteur – ou destinataire – doit donc exercer un jugement sémiotique, c'est-à-dire que « pour « comprendre » le sens d'une texte, surtout s'il est indirect, le destinataire doit mettre en œuvre des processus de coopération interprétative [...]. » (Eco, 1998 : 71).⁶

Les blancs – espaces dont la dimension est variable selon le style et le mode d'écriture – offrent au lecteur l'effort de l'interprétation mais aussi, éventuellement, de la sur-interprétation et de la sous-interprétation ce qui, en soit, n'est pas nécessairement un danger car l'auteur, une fois le point final fixé, est exclu ; plus exactement, on pourrait plus facilement dire – et c'est plus commun – que l'œuvre (le texte) échappe à l'auteur. C'est bien là le sens des propos de Umberto Eco, le lecteur devient « acteur » au même titre que l'auteur, même s'il agit dans un contexte – ou un « après-texte » - différent, celui de l'interprétation.

En partant du principe selon lequel le rapport signifiant-signifié (c'est-à-dire celui entre la forme du signe et son contenu n'est pas figé et que « si, du signe, on ne conçoit – seulement et toujours – que la face signifiante dont on fait émerger, par une substitution continue, les zones de signifié, la chaîne de sémiotique n'est alors rien d'autre qu'une « chaîne signifiante » (Eco, 1998, : 31), Eco formule une théorie de l'interprétation voulant qu'un texte soit interprétable de façon plurivoque. De plus, la « chaîne signifiante produit des textes qui traînent derrière eux la mémoire de l'intertextualité qui les nourrit » (1998 : 31-32).

Mais le texte n'est pas un monde possible : c'est une portion de monde réel et une machine à produire des mondes possibles (Eco, 1985 [1979] : 226), celui de la fabula (de l'histoire racontée), ceux des personnages de la fabula et ceux des prévisions du lecteur.⁷

Nous avons ici clairement la voie dessinée des « mondes possibles ». Nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises d'évoquer le rôle de la représentation mentale notamment avec ces *figures*

⁶ *ibid.*

⁷ *ibid.*

*fictives avec représentations collectives – Le Chinois Ridé (LCR), et l'Architecte en Bottes et en Cravate (ABC).*⁸ Le monde possible est en corrélation directe mais aussi en activité avec la représentation : interactions qui produisent des réactions, des transactions qui produisent des actions d'échange et des rétroactions c'est-à-dire des actions qui agissent en retour sur le processus qui les ont produites et éventuellement sur leur source et/ou leur cause.

La théorie des mondes possibles fut élaborée à l'origine en philosophie du langage pour démontrer les propriétés formelles des systèmes de logique modale, qui analysent les relations logiques entre énoncés formés avec des opérateurs tels que « il est nécessaire que » , « il est possible que ». Dans une sémantique des mondes possibles telle qu'exprimée par Saül Kripke, une expression linguistique est interprétée en relation à un monde possible ; par exemple on ne dira pas que (dans une certaine interprétation) un énoncé du langage est simplement vrai ou faux, mais qu'il est vrai ou faux par rapport à ou dans un monde possible. Par exemple « le chat est vert » sera vrai ou faux par rapport à un monde possible, par exemple celui du conte fantastique ou du roman réaliste.

*Un texte est donc ouvert : toutes les interprétations sont potentiellement illimitées, mais tout acte d'interprétation n'a pas nécessairement une fin heureuse. Par interprétation, on entend « l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle » (Eco, 2001 [1979] : 232).*⁹

Il me semble bien pourtant que dans l'absolu, dans le monde absolu, tous les chats sont verts. La structure du texte ne porte donc pas les éléments endogènes ou exogènes à la « compréhension ». La collaboration auteur/lecteur relève donc bien de la connivence. Si celle-ci ne s'installe pas comme le souhaiterait l'auteur, peut-on dire alors que le Lecteur Modèle est mal élevé ? ou bien, plus simplement, l'auteur aura dit (décrit) ce qu'il ne fallait pas et contenu ce qu'il fallait exposer...

Selon Eco, il arrive des situations où « le lecteur, en identifiant des structures profondes, met en lumière quelque chose que l'auteur ne pouvait pas vouloir dire et que pourtant le texte semblait exhiber avec une absolue clarté (Eco, 2001 [1979] : 230). S'opposent alors ici l'intention du lecteur (ce que le lecteur tire comme interprétation du texte), l'intention du texte (ce que le texte, dans ces

⁸ Angel Michaud, *Apostille N°1 à La base de signatures de virus a été mise à jour*, p 25, 2010

⁹ Lucie Guillemette et Josiane Gosette, 2006, *La coopération textuelle*, dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), <http://www.signosemio.com/>.

mécanismes internes, permet qu'on en dise) et l'intention de l'auteur (ce que l'auteur désirait infuser comme significations dans son texte).¹⁰

Manque ici un aspect essentiel, pour ce qui me concerne, le jeu. La construction ludique d'un texte autorise une sorte de « licence poétique » qui permet l'élaboration par l'auteur, de niveaux de lecture. Cela permet de ne pas hiérarchiser le « lecteur empirique » et le Lecteur Modèle. Le jeu des niveaux, des strates ouvre certains accès qui, même en passant outre les autres couches, n'empêche pas la compréhension et mène à l'élaboration de Lecteur(s) Modèle(s). Le modèle s'effondre alors et laisse place à une déconstruction salvatrice et amusante.

Le lecteur empirique est le « sujet concret des actes de coopération » textuelles ; il « déduit une image type de quelque chose qui s'est précédemment vérifié comme acte d'énonciation et qui est présent textuellement comme énoncé » (Eco, 1985 : 80-81). [...] Dans notre cas, cela pourrait concerner des personnages comme Le Chinois Ridé (LCR) ou l'Architecte en Bottes et Cravate (ABC) [...] En somme il est celui qui envisage le texte de façon pragmatique.

Par exemple, des lecteurs, lisant Le Pendule de Foucault, roman d'Umberto Eco, ont entrepris de retracer le chemin, dans les rues de Paris, du personnage principal. Ils y ont vraiment reconnu un bar décrit dans le roman, alors que ce dernier était en fait une invention de l'auteur.¹¹

La « déconstruction » concerne bien le Lecteur Modèle et non le lecteur pragmatique.

Si le texte est un tissu de signes et de blancs, le Lecteur Modèle possède la capacité, grâce à son encyclopédie, de remplir ces blancs au meilleur de sa connaissance et ce, en fonction de son bagage social, encyclopédique et des conventions culturelles. En effet, l'auteur aura prévu un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement [c'est-à-dire dans la production du texte] (Eco, 1985 : 71).

Ce Lecteur Modèle est construit par le texte et il n'est pas celui qui possède la seule bonne interprétation. Un texte peut entrevoir un Lecteur Modèle en mesure d'essayer plusieurs interprétations, texte où le lecteur se trouve en face de plusieurs fabula ou mondes possibles. Le Lecteur Modèle est en fait un « ensemble de conditions de succès ou de bonheur (felicity conditions), établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement actualisé dans son

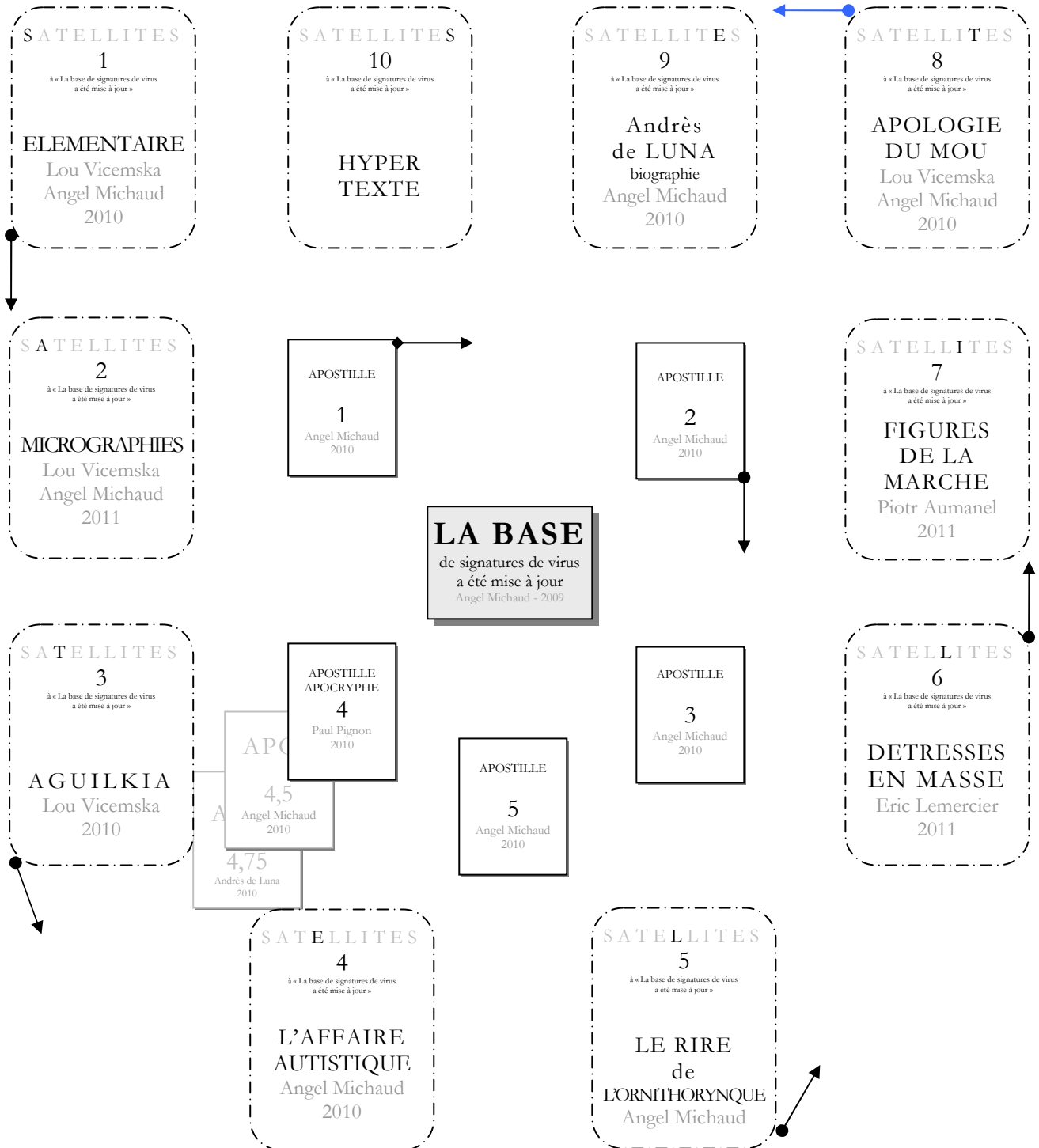
¹⁰ ibid.

¹¹ ibid.

contenu potentiel » (Eco, 1985 : 80). Le Lecteur Modèle actualise les sens de tout ce que le texte veut dire en tant que stratégie.

Une actualisation connivente dont la permanence est, finalement, assurée par - il faut bien le sauver – le livre, qu’il soit *absorbé* sous la forme d’un codex ou celle, éthérée, d’une littérature hypertextuelle.

SYSTEME 1



LA BASE et son système gravitationnel non clos

Il manque, dans ce schéma, bien des éléments pour illustrer la rétroaction. J'encourage le lecteur à prendre un crayon et une règle de type « double-décimètre » afin de tracer, par lui-même, les manques et les oublis. Il pourrait s'aider, par exemple de pictogrammes issus du code la route, sens interdit, interdit de stationner, stop.

Quelques mots sur les apostilles 4 et 5. Une apostille apocryphe (4) peut sembler étrange, mais je ne peux pour l'instant révéler quoi que se soit sous peine de dissiper l'éventuel suspense que j'induis en donnant ce titre par avance.

Je ne suis pas, moi-même, convaincu par le fait qu'il y ait un « suspense » quelconque, je n'ai pas voulu écrire un roman policier. D'ailleurs, je ne sais toujours pas écrire les romans, pas plus que les essais ce qui a fait m'octroyer le droit de me glisser dans un genre, comme dans un nid, *Essai approximatif enchâssé dans un roman*. Cela est, encore une fois, fort prétentieux, mais quand l'ignorance s'impose et qu'on veut la dépasser, on a tout intérêt à lorgner vers l'impossible.

Pour ce qui concerne l'apostille 5, je prie le lecteur du groupe « Lecteur Modèle » de bien vouloir accepter, par avance, mes excuses, mais malheureusement ce document est réservé à l'usage exclusif du Lecteur Cible. C'est comme ça, j'en suis désolé.

Qui sait ? Peut-être ai-je fait tout cela, c'est-à-dire entreprendre l'écriture de ce livre et ses apostilles dans le seul but de toucher un seul Lecteur Cible. Mais ce n'est pas vrai. J'ai écrit tout d'abord pour me faire plaisir – et j'ai découvert à ce propos que je suis « bon public » pour moi-même, et que de mes bêtises, je suis le premier à en rire... Ensuite, une fois le plaisir atteint, le but est de le partager, et cela, tant qu'à faire, avec le plus grand nombre afin que le jeu perdure. Enfin, le Lecteur Cible est désigné. Que le Lecteur Modèle n'en prenne pas ombrage, ce que contient l'apostille 5 est sans réel intérêt, il ne s'y retrouverait pas. Je l'écris comme on classe de vieilles lettres dans une boîte en carton. C'est cela même, si le « Lecteur Modèle » se trouve curieux de l'apostille 5, il n'a qu'à se représenter une vieille boîte en carton pleine d'enveloppes timbrées en un autre temps et un autre lieu et quelques photographies aussi.

Une mémoire ambulatoire.

Portrait d'un code



2. De l'intelligence, encore

Conte randu N° 1

3 mars. Le Dr Strauss dit que je devez écrire tout ce que je pense et que je me rapèle et tout ce qui marive à partir de mintenan. Je sait pas pourquoi mais il dit que ces un portan pour qu'ils voie si ils peuve mutilisé. J'espaire qu'ils mutiliserons pas que Miss Kinnian dit qu'ils peuve peut être me rendre un télijan. Je m'apèle Charlie Gordon et je travail à la boulangerie Donner. Mr Donner me donne 11 dolar par semène et du pain ou des gâteau si j'en veut. J'ai 32 ans et mon aniversère est le mois prochin. J'ai dit au Dr Strauss et au porfésEUR Nemur que je sait pas bien écrire mes il dit que sa ne fait rien il dit que je dois écrire come je parle et come j'écrit les compositions dans la clase de Miss Kinnian au cour d'adultes atardé du Colege Bikman où je vait 3 fois par semène a mes heure de liberté. Le Dr Strauss dit d'écrire bocou tou ce que je pense et tou ce qui m'arive mes je peux pas pansé plus pasque j'ait plus rien a écrire et je vais marété pour ojourdui.

Charlie Gordon¹²

Charlie Gordon, comme il le souligne lui-même, n'est pas très « un téligent ». C'est la raison pour laquelle il va intéresser le dr. Strauss et le professeur Nemur qui viennent d'expérimenter, sur une souris, Algernon, une opération qui a très sensiblement dopé son « intelligence ». Charlie va devenir le premier cobaye humain des deux scientifiques. Le livre est composé par le journal de Charlie. Nous le verrons évoluer, devenir intelligent, découvrir ce qu'est l'intelligence. Il semble bien que le concept d'intelligence soit pour Charlie, quelque chose de flou, mais qui permet, enfin, d'être comme les autres. S'il hésite et doit se laisser convaincre, c'est parce qu'il est, avant toute chose, soumis. La soumission aux conseils et aux ordres qu'on lui donne, admettant que les autres « savent », parlent bien et sont donc, par conséquent, intelligents. Le passage à la responsabilité sera douloureux pour Charlie. Il va découvrir les regards nouveaux, différents, que lui portent les autres, ses égaux, être confronté aux affres de l'amour et du doute. Il va devenir tellement intelligent, qu'il va combler rapidement son retard, ses lacunes. Dans le même temps, la souris Algernon évolue aussi. Etrange relation entre cet homme et ce petit animal. Charlie ne la regarde pas, mais la fait vivre, d'une certaine manière, en lui. Elle est la caution de ce qu'il devient. Malheureusement les nouvelles ne sont pas bonnes, un jour, Charlie apprend que l'intelligence d'Algernon régresse rapidement, jusqu'à la mort. Son destin est alors fondé, Charlie va redevenir ce qu'il était. Il va préparer sa « retraite », pour y finir ses jours, à l'asile de Warren.

¹² Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon*, Editions J'ai lu, 1972

Le personnage de Charlie est attachant, il n'y a pas de projection stratégique dans ses premiers écrits. Il ne souhaite pas changer sa vie dans laquelle il a su créer quelques repères. Par contre, l'idée de l'accessibilité à ce qu'il croit être les outils de l'intelligence, le vocabulaire, la lecture semble l'attirer et l'effrayer dans le même temps. Nous y reviendrons.

- *Mais qui êtes-vous au juste ? De quelle délégation échiquéenne faites-vous partie ? dit l'entraîneur.*
- *D'aucune, dis-je, me levant et venant m'asseoir près de l'Entraîneur et du Biochimiste échiquéen. Je ne suis ici à aucun titre officiel.*
- *Vous semblez français.*
- *J'emploie le français pour écrire. Je suis un écrivain français d'origine étrangère. Depuis de nombreuses années je prends des notes dans le but de composer un ouvrage « autour » des échecs. Pas sur les échecs mais sur la philosophie de ce jeu pour lequel j'éprouve une fascination quasi congénitale. [...]*
- *Ne vous fiez pas trop à mon ami le Biochimiste, dit l'Entraîneur, si vous ne l'arrêtez pas il va vous ensevelir sous ses paradoxes.*
- *Mais justement, n'est-ce pas en posant les problèmes un peu à côté de la cible que nous avons le plus de chance de l'atteindre ? dis-je. C'est ce que prétend un de mes amis philosophe autrichien, passionné lui aussi des échecs, dont toute la pensée tient sur le principe qu'il est toujours bon de poser une question en lieu et place d'une réponse à une question. Car, dit-il, une réponse à une question philosophique peut être aisément inappropriée. Régler la question au moyen d'une autre question ne l'est pas. Ce philosophe m'a poussé à entreprendre ce travail et m'a même promis de le suivre attentivement si jamais j'en arrivais à bout. Dans un de ses écrits, cet ami philosophe prend les échecs et la complexité des combinaisons possibles à partir du premier pion déplacé, comme base de réflexion. Avant tout il craint de voir les problèmes philosophiques engendrer un langage qui tournerait à vide.*
- *Vous voulez dire la hantise du langage autonome possédant sa fin en soi ? dit l'Entraîneur échiquéen soudain vivement intéressé.*
- *Absolument !*
- *Voilà une motivation qui s'appliquerait parfaitement aux échecs tels que les contestait un certain grand maître devenu fou et que les hommes du Major ont liquidé récemment. Il prétendait que le principe d'échec et mat du Roi est un principe qu'il est urgent d'abolir, et que si une des pièces devait régénérer la vie échiquéenne ce devrait être la Reine.*

- *Vous voulez dire qu'il proposait d'invertir le sexe de ces deux pièces fondamentales.*
- *Pas exactement... Mais les mettre à égalité, donc leur offrir l'immortalité.*¹³

Donc, la littérature sur le jeu d'échecs montre que ce jeu est l'expression même de l'intelligence, mais elle refuse de montrer l'intelligence afin de s'exprimer « autour ». L'intelligence n'est pas montrable, peut-être. Ou bien les auteurs pensent faire percevoir au lecteur l'intelligence en la cernant, en créant le contenu en disant « voici la boîte à intelligence, regardez-là bien, avec un peu de chance vous serez aspergé par cette essence invisible que je ne peux définir mais à laquelle vous aspirez ».

L'intelligence ne se montre pas, sauf dans un cas quasi-quotidien, lorsque quelqu'un s'exprime ainsi : « cette personne est intelligente ». Auquel cas, pour prendre cette mesure, il se doit lui-même d'être d'intelligence légèrement supérieure. Tout le monde connaît quelqu'un d'intelligent, donc tout le monde est d'intelligence supérieure aux autres. Ce doit être une figure de rhétorique mais je ne sais plus laquelle. De la même manière, tout le monde connaît quelqu'un de stupide, et pour porter ce jugement, il faut être intelligent...

Que penser de Charlie, qui va devenir intelligent, qui va effectuer une sorte de développement cognitif accéléré ? Qu'il ferait mieux de rester comme il est car *heureux les pauvres d'esprit* ? Certainement pas. Charlie est, pour une raison ou une autre, malade. Il souffre d'un développement biologique anormal et personne ne souhaite laisser quelqu'un dans la maladie. Devenu très intelligent Charlie va réfléchir sur sa condition ou plutôt ses conditions. Celle de l'enfant « attardé » qu'il était et de surdoué qu'il est devenu. Il n'y a pas de joie dans ce cheminement, pas d'espoir non plus. Algernon va régresser et mourir. Charlie régresse et sent l'intelligence le quitter comme on perd le souffle de la vie.

Maintenant, que vais-je devenir ?

26 août. Lettre au Pr Nemur (copie)

Cher Professeur Nemur,

Sous enveloppe séparée, je vous adresse un exemplaire de mon rapport intitulé L'effet Algernon-Gordon. Etude de la structure et du fonctionnement d'une intelligence accrue, que vous pourrez publier si vous le jugez bon.

¹³ Rezvani, *Fous d'échecs*, Actes Sud, 1997

Comme vous le savez, mes recherches sont terminées. J'ai inclus dans mon rapport toutes mes formules, de même que les analyses mathématiques des données indiquées dans l'index. Bien entendu, celles-ci sont à vérifier.

Les résultats sont clairs. Les aspects les plus spectaculaires de ma rapide ascension ne peuvent dissimuler les faits. Les techniques de chirurgies et de chimiothérapie développées par vous et le Dr Strauss doivent être considérées comme n'ayant – à l'heure actuelle – que peu ou pas d'application pratique pour l'accroissement de l'intelligence humaine.

Prenons le cas d'Algernon : bien qu'elle soit encore physiquement jeune, elle a régressé mentalement. Activité motrice affaiblie, réduction générale des fonctions glandulaires, perte accélérée de coordination, et forte indication d'amnésie progressive.

Ainsi que je le montre dans mon rapport, ces syndromes de détérioration physique et mentale, et d'autres, peuvent être prédits, avec des résultats statistiquement significatifs, par l'application de ma nouvelle formule. Bien que le stimulus chirurgical auquel nous avons été tous deux soumis ait produit une intensification et une accélération de tous les processus mentaux, la faille, que je me suis permis d'appeler « L'effet Algernon-Gordon », est la conséquence logique de toute cette stimulation de l'intelligence. L'hypothèse ici démontrée peut être définie très simplement dans les termes suivants :

L'INTELLIGENCE ACCRUE ARTIFICIELLEMENT SE DÉTERIORE DANS LE TEMPS A UN RYTHME DIRECTEMENT PROPORTIONNEL A L'AMPLEUR DE L'ACCROISSEMENT.

Tant que je serai capable d'écrire, je continuerai de noter mes pensées et mes idées dans mes comptes rendus. C'est l'un de mes rares plaisirs solitaires, et cela est certainement nécessaire pour parachever cette recherche. Cependant, selon toutes les indications, ma propre détérioration mentale sera très rapide.

J'ai contrôlé et recontrôlé dix fois mes données dans l'espoir d'y retrouver une erreur, mais je suis navré de dire que les résultats doivent être maintenus. Pourtant, je suis satisfait de la petite contribution que j'apporte ici à la connaissance de l'esprit humain et des lois qui gouvernent l'accroissement artificiel de l'intelligence humaine.

L'autre soir, le Dr Strauss disait que l'échec d'une expérience, la réfutation d'une théorie étaient aussi importants pour l'avancement de la connaissance que l'est un succès. Je sais maintenant que c'est vrai.

Je suis pourtant désolé que ma propre contribution dans ce domaine doive s'appuyer sur les ruines du travail de votre groupe, et spécialement de ceux qui ont tant fait pour moi.

Très sincèrement,

*Charles Gordon*¹⁴

¹⁴ Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon*, Editions J'ai lu, 1972

*La science prétend dire le « dicible » quand on voudrait exprimer « l'indicible ». Pris dans le piège de l'intelligence, refusant les frontières entre la science et la philosophie, nous découvrons que l'une comme l'autre mènent à leur auto-annulation car de penser finit par saper tout questionnement et dénonce l'impossibilité de toute réponse, quelle soit philosophique ou scientifique. Reste un silence étonné...ou bien cet autre langage que sont les échecs. Ces soixante-quatre cases ressemblent aux premiers acides aminés et à leur multiplication « intelligente ». Blanc, noir, blanc, noir... matière, antimatière, vie, antivie, monde, antimonde... Ici, l'ailleurs... Nous sommes désirants d'une normativité ; sans schèmes nous perdons l'esprit, le vide nous absorbe, nous annule.*¹⁵

On peut se demander ce à quoi pourrait bien nous servir un test de QI¹⁶...Si on ne fait pas un score satisfaisant, on peut, par exemple, essayer de surprendre son monde pour se donner l'allure de l'intelligence, ou tricher, ou éviter d'être confronté à ce test... Pour soi-même c'est simple. Mais pour les autres ? Que dire à celui qui annonce 130 de QI ? Bravo ? Le féliciter ? Lui piquer son test ? Se soumettre au test, est-ce intelligent ?

Même si, pour des raisons pratiques, les psychologues utilisent souvent « intelligence » et « QI » comme synonymes, ils connaissent les limites de cette identification.

Bien que la notion d'intelligence soit brumeuse, on lui attache parfois un certain nombre de propriétés que le QI ne vérifie pas. Par exemple :

- *L'intelligence devrait être indépendante des connaissances acquises. Le QI ne l'est pas.*
- *L'intelligence devrait être indépendante de la motivation. Le QI ne l'est pas.*

Les gens plus intelligents devraient comprendre les sentiments des autres, c'est faux avec le QI. Si vous dites à quelqu'un que vous êtes agacé parce que le voisin de dessous vous insulte tous les jours, et qu'il ne comprend pas en quoi cela peut vous agacer, vous aurez probablement tendance à trouver qu'il n'est pas particulièrement intelligent...

*C'est pour tenir compte de ces limites que certains auteurs évoquent plusieurs types d'intelligence (intelligence pratique, émotionnelle, sociale, etc.).*¹⁷

¹⁵ Rezvani, *Fous d'échecs*, Actes Sud, 1997

¹⁶ Quotient Intellectuel

¹⁷ Nicolas Gauvrit *L'intelligence en 6 questions*, in Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique, janvier – mars 2010

Nous savons bien, nous qui vivons dans le réel, que l'intelligence n'est pas le seul critère d'attrait envers quelqu'un. Nous fréquentons de parfaits idiots – que nous jugeons comme tel – mais qui jouent tellement bien du piano. Peut-être que leur intelligence s'est fixée à jamais sur le bout de leurs doigts... Et puis, aussi, sans honte, nous fréquentons des gens peu intelligents, qui n'ont pas de talent ostensible. Mais nous les fréquentons quand même. Parce que nous les aimons et pour d'autres raisons que nous ne comprenons pas nous-même. Ou parce qu'ils nous ressemblent. L'intelligence c'est avoir des connaissances, les rendre disponibles et leur donner un usage social, c'est la théorie du grand-écart.¹⁸

Je sais pas pourquoi je suis bête de nouveau ni ce que j'ai pu mal faire. Peut-être que j'ai pas fait tout ce qu'il fallait ou simplement que quelqu'un m'a jeté un mauvais sort. Mais si je m'y mets et que je m'exerce beaucoup j'arriverais peut être à être un peu plus un tégigent et que je saurai ce que veulent dire tout les mots. Je me rapèle un peu du plaisir que j'ai eu de lire le livre bleu avec la couverture déchiré. Et quand je ferme les yeux je pense à celui qui a déchiré le livre et il me ressemble seulement il a l'air diférent et il parle autre ment. Je pense pas que c'est moi parce qu'on dirait que je le vois par la fenêtre.

En tout cas, c'est pour cela que je suis parti pour essayé de devenir in tégigent et de retrouver ce plaisir. C'est bon de savoir des choses et d'être un tégigent et je voudrais conaitre tout ce qui existe au monde. Je voudrais pouvoir être de nouveau un tégigent tout de suite. Si je le pouvais je m'assoierais et lirais tout le temps.

En tout cas, je parie que je suis la première personne bête au monde qui a trouvé quelque chose d'un portant pour la science. J'ai fait quelque chose mais je me rapèle plus quoi. Je suppose que c'est comme si je l'avais fait pour tous les gens bêtes comme moi qui sont à l'asile de Warren et partout sur la terre.

Adieu Miss Kinnian et Dr Strauss et tout le monde...

P.S. :Dites si vous plait au prof. Nemur de ne pas etre si grognon quant des gens rient de lui et il aurait plus d'amis. C'est facile d'avoir des amis si vous laissé les gens rire de vous. Je vais avoir beaucoup d'amis là où je vais.

P.S. : Si par hazard vous pouvez mettez quelques fleurs si vous plait sur la tombe d'Algernon dans la cour.¹⁹

¹⁸ Cf. Angel Michaud, [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), p. 76, Lad'AM Editions, 2009

¹⁹ Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon*, Editions J'ai lu, 1972

3. 5 septembre 2010 : un parfum de fin du monde

Ce matin de ce dimanche-là, je m'étais enfin décidé à me lever après une quasi année d'inactivité, d'errance intellectuelle, de paresse physique.

Je ne sais pas si vous avez déjà essayé la paresse, mais c'est un peu comme le tabac, c'est une question de volonté. Je sais bien qu'aujourd'hui parler de tabac est pratiquement illégal, qu'il ne faut pas fumer dans les lieux publics, ne pas publier de photographies d'intellectuels, d'artistes, de *people* avec une cigarette à la main au risque d'offusquer les associations composées d'hommes et de femmes prêts à vous tuer sur place s'ils vous surprennent avec une cigarette à la main. Le concept de « fumeur passif » n'a toujours pas de contenu scientifique mais on ne sait jamais...le principe de précaution est une belle invention. Qui inventera celui de la « connerie passive » ? Parce qu'aujourd'hui, sachez-le, les cons sont de sortie comme nous le déplorerons plus loin. La paresse c'est comme le tabac, disais-je, c'est une question de volonté. La première cigarette brûle un peu les poumons et la première paresse pousse les neurones à l'exode. Ensuite, avec un peu d'entraînement, on s'y fait, on s'habitue au vide neuronal.

Après une année de paresse, je m'étais décidé à sortir prendre le frais. Ce fut raté, il faisait très chaud ce dimanche matin-là. N'ayant plus l'habitude de quoi que ce soit, je me suis proposé de m'acheter un journal.

- oh ! vous êtes revenu, m'sieur Michaud ?

fit la vendeuse de journaux qui, pour un peu, ne m'aurait pas reconnu.

- vous étiez en voyage ?

le pays de la paresse n'est pas si éloigné, pensai-je en mon for intérieur confortablement aménagé à ma dimension, la paresse est une mondialisation en soi. Les paresseux se reconnaissent entre eux, mais ne saluent jamais. Trop fatigant. Au mieux peuvent-ils s'adresser un regard torve mais complice. Une sorte de regard très bref et non identifiable par l'éventuel spectateur, même attentif, un badaud un peu curieux à la recherche d'échanges entre passants – ses congénères – afin d'étudier l'influence des codes sociaux sur l'attente lascive de la fin du jour et de l'entrée imminente et immanente de la noirceur de la nuit et son cortège de fatigues et autres abrutissements. C'est intéressant la paresse sous certains points de vue, par exemple *le zèle a tué plus d'hommes que la paresse...*²⁰ ou encore *la vraie paresse c'est de se lever à 6 heures du matin pour avoir plus longtemps à ne rien faire...* et mieux encore : *les paresseux ont au moins une qualité : ils ont le courage de ne rien faire...*²¹

²⁰ Proverbe corse

²¹ Sim

Tous ces journaux, toutes ces revues... J'hésitai un moment entre Le Journal de Mickey et Le Monde. Courte hésitation, j'achetai Le Journal de Mickey.

Laisant la marchande de journaux s'essuyer une larme rebelle en écoutant Nina Simone chanter *Ne me quitte pas* à la radio, je me trouvais dehors nez à nez avec monsieur B. le maire de V., le village où ma paresse s'étale, voluptueusement végétative. Une goutte salée roulait, à ce moment précis, dans le corsage de la marchande de journaux, une goutte qui lui caressa le blanc de sa poitrine pour enfin lui lécher la pointe de son sein gauche.

- bonjour monsieur Michaud
- bonjour monsieur le maire

son regard était fixé sur ma revue. Il eut un sourire goguenard... Il faut dire que notre maire est un intellectuel, titulaire d'un doctorat d'histoire, il a soutenu une thèse sur *l'influence du protosinaïtique²² sur l'écriture hébraïque*... que je n'ai naturellement pas lu. Non pas par fainéantise mais tout simplement car je pense qu'une écriture subit toujours l'influence d'une autre et que la valse des graphèmes prend sa source dans les matières transfuges de diagrammes intrinsèquement obsolètes mais entêtés et longtemps influents par touches de subtiles et fortes inerties.

Je retournai dans le magasin de journaux et achetai Le Monde, alors que la larme avait séché sur le sein sec. J'enveloppai soigneusement Le Journal de Mickey dans Le Monde, on ne sait jamais. Je fis deux fois le tour du village pour rassurer ses habitants quant à la qualité de mes lectures. On peut revenir de « voyage » en flemmarderie, même de longue durée, on n'en est pas moins lecteur attentif et cultivé.

A la terrasse du bar, j'entrepris la lecture du Journal de Mickey dont je fis ensuite une longue, apologétique et hagiographique exégèse dans un carnet noir. Le même carnet noir de marque Molesquine dont se servait Hemingway pour écrire ses articles. C'est dire si cette exégèse est de qualité... Une fois terminée la lecture de quelques passages étincelants de mon Mickey planqué, je parcourus les titres du contenant : Le Monde.

La barbarie machiste au quotidien²³

A la suite de menaces, Arte a déprogrammé « La Cité du mâle », de Cathy Sanchez, un documentaire sur les violences faites aux femmes de banlieues.

L'article explique comment et pourquoi la chaîne de télévision Arte a dû déprogrammer ce documentaire afin de protéger son contact, appelée « fixeuse » dans l'article.

La mort, le 4 octobre 2002, de Sobane Benziane, 17 ans, brûlée vive dans un local pouibelle de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), par son ex-petit ami avait provoqué une onde de choc.

²² Un des plus anciens alphabet du monde – - 3700 ans BP – Sans doute un démotique de l'égyptien.

²³ Le texte en italique de ce chapitre provient du numéro du 5-6 septembre 2010 de Le Monde

En effet, je trouve intéressantes deux choses : d'abord recueillir les témoignages et les sentiments, après ces quelques années de recul, et ensuite prendre la mesure de l'évolution des mentalités dans cette cité.

Le film qui dresse un constat accablant du sexisme et des violences faites aux femmes dans cette commune du Val-de-Marne a été déprogrammé in extremis, la chaîne ayant reçu un appel affolé de la « fixeuse », une femme qui connaît le terrain et a facilité les contacts de la documentariste avec les jeunes interviewés dans le film. Elle craignait pour sa vie et celle de sa famille.

Je ne sais pas vous, mais moi je trouve étrange (je devrais sortir plus souvent) qu'on ait besoin d'un intermédiaire, en l'occurrence d'une « fixeuse » pour parler avec des jeunes. Cela m'évoque la prise de contact avec des preneurs d'otages en Afghanistan...

Une telle décision de déprogrammation est rarissime, d'abord parce qu'elle est intervenue à moins d'une heure de la diffusion et qu'elle ne résulte pas d'un recours juridique [...] Paraît-il, les jeunes interviewés à visages découverts ne seraient pas impliqués dans ces menaces, elles proviendraient d'un individu particulièrement dangereux.

Mais alors que disait ce documentaire ?

Elle [Cathy Sanchez, la documentariste] a d'abord enquêté pendant trois mois dans différentes cités de la région parisienne. Sans succès. « Je galérais, j'essayais beaucoup de refus. Les jeunes n'honoraient pas les rendez-vous qu'ils m'avaient fixés. En avril 2009, j'ai rencontré la « fixeuse », originaire de Vitry, sans qui je n'aurais jamais obtenu les entrées que j'ai eues. Grâce à elle, on m'écoutait. Les jeunes la connaissait depuis l'enfance. Je pensais que les mentalités avaient pu évoluer depuis la médiatisation du drame de Sohane. »

Or, de ce symbole de la barbarie machiste, les jeunes qu'elle a filmés n'ont tiré aucun enseignement. « Qu'elle crève, qu'elle aille en enfer Sohane ! » lance, dans son film, un gaillard, lorsqu'une riveraine évoque sa mémoire devant la caméra. Pis, les jeunes s'acharnent à minimiser ce que l'un d'eux appelle « une connerie ».

Oui, à voir le documentaire de Cathy Sanchez, à Vitry, rien n'a changé semble-t-il. Pis, les jeunes véhiculent des propos d'une grande violence, justifiant coups et mauvais traitements aux filles. Pas question qu'elles attentent à l'honneur de la famille si ce sont leurs sœurs, qu'elles les éconduisent si ce sont leurs copines, qu'elles se fassent « trouser » par d'autres et s'habillent sexy. Okito, 18 ans, aîné d'une fratrie de cinq enfants, reconnaît avoir fait « pisser le sang » à sa sœur âgée de 15 ans au motif qu'elle était rentrée tard. Il serait prêt de nouveau à lui « défigurer le portrait » s'il apprenait quelque chose sur elle et ses fréquentations. D'une barre d'immeuble à l'autre prévaut le double standard, vierge ou pute.

Je crois rêver...Mais qu'est-il arrivé à cette société française ? Le temps que je paresse un peu, et elle sombre dans une *fracture sociale* sans précédent. Nous voici bien éloignés de l'unité chérie par la Révolution Française, vous savez cette époque où pour gagner en égalité on a imposé une unité de poids et mesures, de langue, de blouse à l'école pour masquer les inégalités sociales. Y aurait-il plusieurs sociétés dans ce pays ? Ou bien quelques factions, soigneusement refermées sur elles-mêmes, imposent des dogmes issus d'un passé que l'on croyait révolu, où la famille tient lieu de territoire, de société. L'ennemi – ou l'allié – c'est l'autre, l'autre famille, l'autre clan. Compte tenu qu'un allié est un ancien ennemi, et qu'un ancien allié est un ennemi... l'obscurantisme gagne du terrain et, suffoquant, je me replonge quelques instants dans Le Journal de Mickey. J'y apprend que la vie sociale ne s'invente pas dans la violence et la répression, et que Géo Trouvetou, lui, n'a pas inventé le Kärcher. Ces fractures ethniques (au sens le plus large) issues du communautarisme religieux ou territorial sont-elles l'expression de l'échec de l'éducation ? Moi, je ne sais pas ce qu'il faudrait faire, mais je veux tout regarder avidement. Car les « cons » cités plus haut ne sont pas ceux qui redécouvrent les rites tribaux et barbares, mais ceux qui regardent ailleurs.

Sandrine Bourret tempère toutefois la noirceur de ce tableau. Une semaine après la mort de Sobane, cette professeure de philosophie au Lycée Jean-Macé de Vitry a créé avec plusieurs collègues le collectif Féminin-Masculin qui, depuis, mène des actions de sensibilisation dans le cadre scolaire. Cela sans soutien de l'éducation nationale, qui « ne fait aucun travail en profondeur sur les questions de genre », retire des postes d'infirmières scolaires et ne se préoccupe pas que les trois heures d'éducation à la sexualité ne soient pas assurées, dénonce Sandrine Bourret. [...] elle reconnaît que [le sexisme] peut prendre une « forme spécifique dans les cités », elle tient à rappeler que c'est « toute la société française qui souffre de ce problème du patriarcat et de l'inégalité hommes-femmes. Il faut mettre les choses en parallèle pour une prise de conscience générale ».

C'était à la page 3, un article de Macha Sery.²⁴

Notre belle société a des ressources pour prendre en charge ce type de problèmes. Je tourne les pages, je bois ma boisson fraîche après avoir ingurgité une demi-douzaine de cafés. J'ai mangé un croissant aussi. Vous remarquerez que tout cela ne me coupe même pas l'appétit. C'est parce que de temps en temps, je lis une histoire ou deux dans mon Journal de Mickey. Et aussi, je pense sincèrement – la paresse rend optimiste, le pessimisme est l'affaire des actifs qui s'agitent dans tous les sens pour alimenter la noirceur de leur pensée - que notre société a des réponses, je vais tenter de les trouver, au hasard des pages du Monde...

Alors que dans les pages du Journal de Mickey se trouvent les prérequis conceptuels de notre belle société occidentale.

²⁴ Ce documentaire a finalement été programmé le 29/09/10 sur Arte

Alain Touraine : « Nous sommes à l'heure de la mini-politique »

Pour le sociologue, « le gouvernement abaisse le niveau des discussions pour éviter qu'on se pose des questions ».

Pour le compte, il ne s'agissait pas là d'un article mais d'un entretien avec le sociologue Alain Touraine²⁵ dont les propos ont été recueillis par Olivier Schmitt.

Tiens ! peut-être bien que les propos suivants feront écho à l'article précédent.

Samedi 4 septembre, c'est contre « la haine et la xénophobie » que des manifestations sont organisées à l'appel de 130 associations, partis de gauche et syndicats. L'initiative lancée notamment par la Ligue des droits de l'homme, fait suite à l'offensive sécuritaire déclenchée fin juillet par Nicolas Sarkozy. Mardi 7 septembre, c'est contre la réforme des retraites présentée à l'Assemblée nationale qu'une journée nationale d'action interprofessionnelle est prévue à l'appel des syndicats. Flanqué d'un gouvernement affaibli et d'un ministre du travail en sursis, le chef de l'Etat joue l'un des moments clés de son quinquennat. Dans l'entretien qu'il a accordé au Monde, le sociologue Alain Touraine s'inquiète du « silence de la vie politique, économique et sociale » face aux « grandes mutations » que vit le pays, et reproche au gouvernement « d'abaisser le niveau des discussions ».

Ah bon...ça tombe mal... J'attendais des réponses, pas un constat « d'abaissement des niveaux de discussions ».

[...]

Le discours politique est en décalage ?

Personne n'a vu arriver les grandes crises économiques. Quand elles surviennent, on nous dit toujours que ça va s'arranger. Ça veut dire qu'on n'y comprend rien, qu'on ne sait pas.

Et comment est vécue la crise économique dans le quartier où vivait Sohane ? On nous disait déjà que les « quartiers » étaient pauvres. Le sont-ils plus maintenant ? Est-ce que, profitant de cette crise, l'Etat va engager des débats, des dialogues avec ceux-là même pour lesquels on a besoin d'une « fixeuse » pour les rencontrer ? Les extrémistes des religions vont-ils surseoir le travail de l'Etat en remplaçant « l'assistance » par la « charité » ? Cette « fixeuse » pourra-t-elle organiser une réunion ?

C'est ça qui m'impressionne : ce silence de plus en plus profond sur ce qui s'est passé. Le navire peut sombrer à chaque instant, et pendant ce temps-là, on joue aux cartes.

Le gouvernement ne joue pas seulement aux cartes, car il est arrivé à un résultat remarquable – en tout cas de son point de vue. Il est parvenu à créer un assourdissant silence sur le fond. Il n'y a pas d'idées, il n'y a pas de mots.

²⁵ Dernier ouvrage : Alain Touraine, *Après la crise*, Seuil, septembre 2010

Quand il n'y a pas de mots, la violence s'installe. Quand il n'y a pas de mots, les concepts meurent, les problèmes et phénomènes des banlieues en sont la parfaite illustration.

Comment qualifieriez-vous la politique menée par le gouvernement actuel ?

Je trouve que ce gouvernement et ce président sont de mauvaise foi. Ils s'inventent des raisonnements dont ils savent qu'ils sont faux. Personne ne pense que ce sont les Roms ou les Tsiganes qui sont responsables de nos malheurs, mais la politique consiste à détourner les regards.

Les cons sont lâchés...ils sont partout ! nous sommes cernés !

[...]

Cette insignifiance gagne-t-elle donc tout le corps social ?

Oui. On est vraiment au bout du rouleau. Nous vivons sur des idées, des catégories d'analyse et d'action devenues insignifiantes. Imaginez qu'en 1936, au moment du Front populaire, on se soit mis à discuter de la place de l'Eglise catholique dans la société française. Ce n'était vraiment plus le problème. Tout ce qui est réalité est « maxi » et tout ce qui est réponse politique est « mini ». Nous sommes à l'heure de la « mini-politique ». Comme dans ces familles où l'on évite les sujets qui fâchent.

Au bout du rouleau. Que va-t-on devenir ? Comme je n'ai pas envie de tendre vers le vieil anarchiste de droite bougon et réactionnaire, je vais continuer à voter. Malheureusement, comme beaucoup, je vais continuer à voter « contre », alors que j'aimerais tellement pouvoir voter « pour ». Même si les « cons sont lâchés ». D'autant plus – qu'en bon donneur de leçon – je ne suis pas loin de me compter comme étant l'un d'entre eux. En effet, si j'essaye de mettre en adéquation mes idées et mes actes, je me heurte à une forte dichotomie : mes idées sont immatérielles et par conséquent libres de toute contrainte, alors que mes actes s'inscrivent dans un contexte pré-établi avec ses règles et ses lois auxquelles je dois me soumettre.²⁶ En d'autres termes, je suis coincé.

Ces déficiences des deux camps ne favorisent-elles pas la montée du populisme ?

La seule tendance d'opinion forte aujourd'hui dans toute l'Europe, sauf en Allemagne pour des raisons évidentes, c'est la xénophobie. On flatte ce qu'il y a de plus bas. L'affaire des Roms est presque grotesque, parce qu'on invente une population de gens du voyage dont l'immense majorité est sédentarisée depuis des siècles afin de ne pas parler des enjeux sérieux. Même chose pour les intellectuels, dont on dira que ce sont des fêtards milliardaires qui font semblant d'être de gauche...

Tout ça est d'un niveau plus bas qu'on ne le croit. Or, dans le monde où nous sommes, il faut penser dur, penser des choses nouvelles, faire des efforts considérables à la hauteur des enjeux eux-même immenses.

« Penser dur »... ça c'est quelque chose auquel je n'avais pas encore réfléchi. Que signifie « penser dur ». je connaissais les « sciences dures » ou plus simplement « être dur »... Mais penser dur

²⁶ Lou Vicemaska, [Aguilkia](#), Lad'AM Editions, 2010

signifie-t-il penser fort, ou beaucoup ? Je préfère évoquer la « dureté » de la pensée en « profondeur ». Pour être inventif, dans ce monde formaté, pour penser profondément dans ce monde globalisé, il nous faudra du courage, apprendre à travailler transversalement et de manière heuristique et...ce n'est pas gagné !

Quels sont à vos yeux les grands enjeux ?

Nous sommes en train de sortir de la période du social, comme nous sommes sortis jadis de la période du politique, et avant, de la période du religieux. La grande affaire, c'est qu'il est arrivé une météorite qu'on appelle la globalisation et l'économie est désormais hors contrôle. Cela signifie que le social, les grands partis, les syndicats, tout cela ne pèse plus rien.

La gestion de l'économie a disparu. Le social s'est cassé en morceaux. D'un côté, vous avez du communautarisme défensif et agressif ; de l'autre, un individualisme de consommation, de désocialisation. Et au milieu une politique qui est devenue purement médiatique. Une politique faite d'assemblage de mots, d'images et de vide.

Les images et le vide ; nous sommes devenus des grecs. Nos images sont mentales dans un premier temps et atterrissent dans les allées d'un supermarché. Et l'intelligence ? Est-elle devenue totalement abstraite ou ancrée dans la coulisse de la surconsommation ? *On ne peut réduire l'intelligence à de la pensée abstraite. Ou alors, il faut y adjoindre un autre élément : la représentation mentale.*²⁷ Si je n'étais aussi paresseux, je deviendrais définitivement pessimiste.

[...]

Etes-vous optimiste ou pessimiste sur notre sort commun ?

Les optimistes et les pessimistes ne sont qu'un et disent la même chose : « ça va mal, il faut faire mieux. » Si vous grattez un peu, le sel réapparaît. Penchez-vous sur les réalités vécues, qui créent l'émotion en même temps que la connaissance, et vous trouverez énormément de choses.

D'accord, nous allons faire de la pédagogie. Nous allons tout expliquer à tout le monde. Va-t-on le faire aussi à Vitry-sur-Seine, d'où venait Sohane ?

Avec l'émotion et la raison, il y a beaucoup à faire. Que voici un truisme bien ficelé. Que fait le monde ? Il continue, alors qu'il faudrait commencer. Commencer par accoucher de l'espèce humaine pour en faire autre chose, quelque chose qui prendra le risque de nous extraire du vivant pour devenir des « surhommes ».

Page 12 pour voir. Du coup, je reprenais un café malgré l'heure tardive. J'avais oublié de déjeuner. De toute façon, j'ai eu la flemme de faire les courses. D'abord un petit saut dans le Journal de Mickey, une bolée d'oxygène ! Dingo est là, mister catastrophe né en 1932 me regarde souriant avec ses longues oreilles et ses deux dents, il me dit : Ah, je sais ! Quelle chance il a

²⁷ Angel Michaud, [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), p 75, Lad'AM Editions, 2009

Dingo, lui, il sait. Mais a-t-il toujours su ? A-t-il appris ? Sans doute, il évolue, sa mémoire se reconstruit, comme nous tous. Comme Mickey. *Les artistes de Disney ont subrepticement et habilement transformé Mickey en utilisant des astuces suggestives qui imitent les propres changements de la nature par d'autres itinéraires.*²⁸

Le Monde, page 12, juste pour voir. HORIZONS ENQUETE, une photographie de la grandeur de la page, elle représente un homme en costume, un attaché case à la main droite, la gauche tient des jumelles portées à ses yeux. Il observe un spectacle édifiant : une immense machine noire qui ressemble à un ordinateur d'où se jettent, en saut de l'ange, une femme et un homme, nus ; ils sont accrochés chacun à la machine par un long câble noir soudé à leurs nombrils, un cordon ombilical en quelque sorte. En contrebas de la machine il y a un gros cerveau placé juste derrière un bâtiment rond, moderne, de verre et d'acier. L'homme est debout dans un champ aux drôles de couleurs. Il y a deux ou trois trucs en plus mais difficilement identifiables. Un beau ciel bleu parsemé de quelques nuages blancs, légers.

Sans le titre, il serait difficile de deviner le contenu de cette « enquête » :

L'éternité

ne peut plus attendre

Yves Eudes - Silicon Valley (Californie) - Envoyé spécial

En Californie, des biologistes, mathématiciens, informaticiens réfléchissent au meilleur moyen de sauver l'humanité. Leur diagnostic : dans trente ans, les systèmes d'intelligence artificielle prendront le pouvoir. Leur remède : utiliser ces machines pour rendre les humains immortels, ou presque...

Une grande maison dans un quartier verdoyant de la petite ville de Santa Clara, au cœur de Silicon Valley, en Californie. De l'extérieur elle ressemble à ses voisines mais, depuis quelques mois, elle abrite une vingtaine de jeunes gens qui vivent en communauté dans le désordre et la bonne humeur. Le salon est encombré d'instruments de musique [...]

¶ C'est une maison bleue, adossée à la colline... ¶

On s'est éloigné de Vitry-sur-Seine, je le crains...

²⁸ Stephen Jay Gould, *Le Pouce du panda*, p 94, Grasset, 1982

Les occupants ne sont pourtant pas en vacances : ils sont venus suivre des cours et réfléchir au meilleur moyen de sauver l'humanité, qui, selon eux, est menacée d'extinction.

Ce sont des étudiants brillants, mathématiciens, informaticiens, biologistes, souvent lauréats de concours prestigieux. Ils sont ici pour quelques jours ou quelques mois, logés, nourris gratuitement, à l'invitation du Singularity Institute, association financée par quelques riches entrepreneurs d'Internet et des petits donateurs de tous horizons. [...] La base de leur réflexion est une théorie qui devient à la mode sur la Côte ouest des Etats-Unis, berceau de la révolution numérique : dans trente ans, peut-être moins, les réseaux d'ordinateurs dotés de systèmes d'intelligence artificielle seront devenus plus intelligents que leurs créateurs humains.

è

Ils seront capables de se reproduire industriellement sans intervention humaine, de s'autoaméliorer, d'avoir des sentiments, de l'imagination, de faire des projets et de les mettre en œuvre. Bref, ils pourront gérer notre planète à notre place, de façon plus rationnelle et plus efficace. Une fois enclenchée, leur prise de pouvoir se fera plus vite : quelques jours ou quelques millisecondes, le temps pour les machines de basculer en mode 100% autonome.

Cet évènement a déjà un nom, emprunté aux mathématiques : la « Singularité », en référence à son caractère sans précédent et irréversible. Pour les humains, elle aura des conséquences inimaginables, au sens propre du terme. Par définition, toute prévision de ce que sera la période post-Singularité est impossible, car tout sera créé et dirigé par une intelligence supra-humaine, qu'un cerveau biologique, lent et limité, ne sera jamais capable d'appréhender.

Portrait de celui qui sait



[...] Bien entendu, la Singularité engendre aussi beaucoup de scepticisme. Les incrédules s'amusent de voir ces scientifiques se fabriquer une nouvelle religion apocalyptique, avec date butoir et promesse d'un

âge nouveau. Pourtant, même les détracteurs de la Singularité ont compris qu'elle fait désormais partie du paysage intellectuel de la Californie.

Et voilà comment l'homme invente, dans le même temps, dieu et le paradis (dieu est mort !? *vs* le retour de dieu !). Et l'enfer me direz-vous ? Et bien cela dépend... cela dépend de la capacité et la manière qu'auront ces « machines » à appréhender le ludique. Si elles veulent jouer entre elles, sur le même modèle que nous, avec un gagnant et un perdant, il leur faudra inventer l'enfer. Mais alors ? Ces machines ne font qu'inventer ce qui existe déjà... Et, peut-être, d'autres machines, plus intelligentes, viendront prendre le relais et nous assistons alors à une mise en abyme²⁹ terrifiante dans laquelle nous allons contracter toutes les maladies du monde à commencer par la schizophrénie. Il n'est, sans doute, plus très utile de se demander d'où nous venons et qui nous sommes, la machine détient la réponse.

En admettant que nous puissions programmer cette machine pour faire notre bonheur, qu'allons-nous lui demander exactement ?

[...] En fait, la réponse semble évidente : si on demande aux humains quel est leur plus cher désir, la plupart répondront qu'ils veulent vivre le plus vieux possible, et rester en bonne santé pour en profiter.

[...]

Les singularitariens sont en train de fusionner avec un autre mouvement en plein essor en Californie : les adeptes de la longévité maximale. [...]

Après avoir inventé Internet (les informaticiens et biologistes qui peuplent la Silicon Valley), les plus aventureux se sont lancé un nouveau défi : vaincre la mort.

Voilà qui va intéresser Sohane ! Ainsi que toutes les femmes violentées chaque année dans les banlieues, certes ! mais aussi dans les salons calfeutrés ou les pseudo-ashrams de bobo que surplombe le portrait du Dalai-Lama et dans lesquels flotte un subtil mais tenace filet d'encens.

Les généticiens travaillant sur le vieillissement ont été rejoints par une armée d'autodidactes, qui se sont baptisés « Life extension community » (communauté pour l'extension de la vie), mais que les médias préfèrent appeler les « bio-hackers ».

Grâce aux nouveaux outils bon marché de bio-informatique et de génie génétique, ils mènent leurs propres recherches sur l'ADN, hors de tout contrôle.

Et ce ne sont pas les comités bio-éthique symboliquement consultatifs qui changeront quelque chose.

Naturellement ces petits génies trouveront le moyen de prévenir les maladies, via les techniques relevant de la génétique.

²⁹ Note de l'auteur : ma correctrice, Lou Vicemaska, m'oblige à écrire abîme avec un i, et un ^, certes – un indicateur d'origine - mais je profite qu'elle soit partie en vacances dans le sud-est de l'Argentine pour helléniser ce mot.

[...] Elles s'appliqueront aussi à la régénéscence du cerveau : « Grâce aux nanotechnologies, nous fabriquerons des ordinateurs de la taille d'une cellule, que nous injecterons dans nos veines. Ils iront se loger dans le cerveau, pour réparer les dégâts causés par l'âge, et surtout pour augmenter nos capacités intellectuelles. » La boucle est bouclée, le problème lancinant de la place de l'espèce humaine dans le monde post-Singularité est résolu : les humains – du moins certains d'entre eux – intégreront dans leur cerveau la puissance des systèmes d'intelligence artificielle, avec qui ils sont connectés en permanence.

Quel que soit le sort de leurs corps, ils seront immortels, car le contenu intégral de leur cerveau sera stocké dans des ordinateurs et mis en ligne. Ils feront partie intégrante du réseau d'ordinateurs qui gouverneront la planète, et seront les garants de la permanence des « valeurs humanistes » dans le cœur des machines.

Machine as-tu du cœur ?

De mémoire de Premiers témoins – les inventeurs et adeptes de l'écriture – l'homme a bien du mal à se donner pour règles les « valeurs humanistes ». L'homme a tout inventé pour s'auto-extermier : les règles du jeu et les armes de destruction massive. Fera-t-il mieux avec les machines ?

Alors, il n'y aura plus de guerres, plus de maladies, plus d'accidents, plus de famines, plus de morts ; tout sera beau, chouette ! Vivrons-nous assez vieux pour être immortels ? et nous inscrire dans ce monde tout-beau-tout-neuf que nous proposent ces chercheurs en science-fiction.

Pour ceux qui se poseraient (par hasard) la question de la disparition des auteurs de science-fiction, ils ont sous leurs yeux la réponse : nous sommes la science-fiction, du moins à un bout de la chaîne, avec nos recherches qui deviennent incompréhensibles pour la plupart d'entre nous ; et à l'autre bout de la chaîne ?

Il y a Sohane.

Nous sommes méfiants. Non pas parce que nous avons peur d'un avenir comme celui-ci mais parce nous constatons que l'homme prend vraiment ses rêves pour des réalités, ou plutôt il forge ses réalités selon, et au bon plaisir, de ses rêves. La machine à produire des images que nous sommes pourrait bien, encore une fois, définir son avenir par une projection de ses images mentales sur le réel. Et franchement, ce réel-là ne me dit rien qui vaille.

Tout à l'heure je me replongerai dans le coton doux et souple de ma paresse, dans l'oisiveté strictement régulée. Je me paierai le luxe d'éviter de respirer une fois sur deux, pour irriguer moins mon cerveau – afin d'assécher d'éventuelles puces électroniques qu'on y aurait inséré à

mon insu. Parce que finalement, lorsqu'on arrive à un tel niveau de technologie, on ne peut s'empêcher de penser que l'un de ces informaticien, biologiste, psychologue ou autre, œuvre pour rendre ces systèmes insoupçonnables, invisibles, hors de notre portée de compréhension. Peut-être ai-je déjà un « truc » électronique en plein dans mon cerveau. Ce truc a besoin d'énergie... je suppose qu'il ne fonctionne pas au charbon ni même à l'électricité, sa source d'énergie, c'est moi ! Donc, je respire une fois sur deux, j'évite de manger (et surtout éviter le bio), je ne bouge plus... J'entend, au fond de mon cerveau une petite voix qui me dit :

- mais que fais-tu Angel ?
- je tue ma puce !

Je (re)plonge dans mon Journal de Mickey. Page 14, je croise le regard de Daisy. Je n'avais jamais remarqué, mais alors, qu'est-ce qu'elle est belle ! elle respire une sensualité de folie dans sa jupette rayée rouge et bleue... ses grands yeux noirs clignent, ses sourcils me happent, je l'aime, je lui demande de m'épouser...

Mickey me fait les gros yeux...

Il y a des jours comme ça où flotte dans l'air un parfum de fin du monde.

4. L'erreur de Michel Onfray

J'aime bien l'idée de parler de Michel Onfray. Pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'il a réussi l'exploit d'avoir, pour ses livres, les titres les plus nuls de l'histoire de la littérature : « La sculpture de soi », « Féeries anatomiques », « Esthétique du pôle Nord », celui-là, à la rigueur et au quatorzième degré, pourrait faire l'affaire, pour un polar, par exemple, ou un essai sur la solitude... « Désir d'être un volcan », oui oui... sous le pseudonyme de Rocco Siffredi, c'est possible... « La lueur des orages désirés », alors là, franchement, je ne sais pas ce qu'on peut faire d'un titre pareil...pour la Bibliothèque Rose, sous le pseudo de Comtesse de Ségur. Et je suis gentil...sinon c'est Barbara Cartland ! Ben oui ! Elle a bien écrit « L'invitation au bonheur »³⁰, cela devrait sonner au cœur hédoniste d'Onfray !

Portrait de Sophie Rostopchine



Je raille par jalousie. J'aimerais bien écrire aussi bien que lui, même forme et fond assez proche, mais sans les répétitions. Chez Onfray, un bouquin de 500 pages pourrait en faire 300. Mais il écrit bien le bougre et a produit, au moins, deux livres qui traitent de sujets qui m'importent, le « Traité d'athéologie »³¹ et « Le crépuscule d'une idole »³². J'avais abordé ces deux sujets³³, de

³⁰ Barbara Cartland, *L'invitation au bonheur*, Editions Tallandier, 1984

³¹ Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fasquelle, 2005

³² Michel Onfray, *Crépuscule d'une idole*, Grasset & Fasquelle, 2010

façon éminemment moins fouillée, mais de manière au moins aussi agressive. Ce que peut écrire Onfray sur Freud fait suite - et il ne le cite pas - au rapport de l'INSERM³⁴, cinglant quant aux piètres résultats de la psychanalyse. L'évaluation faite, et immédiatement censurée par le ministre de la Santé de l'époque, monsieur Douste-Blazy, cardiologue, un homme de cœur donc, né à Lourdes, ville qui ne lui prodiguera que peu de miracles sur le plan intellectuel. Pas d'éléments dans cette mini-biographie qui ne laissent place à la raison. Vint ensuite le - remarquable - ouvrage produit collectivement sous le nom de « Livre noir de la psychanalyse »³⁵, puis finalement le livre de Michel Onfray.

Je me suis, comme je le fais d'habitude, largement approprié cet ouvrage, c'est-à-dire que j'ai marqué des passages, en noir, en rouge, j'ai surligné après avoir souligné, j'ai corné des pages, laissé tomber quelques gouttes de café sur la page 371.

*Le Freud que je lisais alors pour ma gouverne était donc aussi le Freud conseillé dans l'Education nationale de la République française.*³⁶

Pour le maintien du diktat psychanalytique dans toutes les strates de la société, il fallait bien, au sein même de la République, un solide allié.

*Méfions-nous des philosophes qui organisent leur postérité, se gardent des biographes, redoutent leurs recherches, les prévoient, les suscitent, envoient leurs affidés au front pour construire un début de narration hagiographique, détruisent leur correspondance, effacent les traces, brûlent les papiers, écrivent de leur vivant une légende en pensant qu'elle contentera les curieux, entretiennent autour d'eux une garde rapprochée faite de disciples utiles pour éditer, imprimer et diffuser les images pieuses dessinées avec application, rédigent une autobiographie en sachant très bien que le rond de lumière projeté ici par leurs soins dispense d'aller voir là-bas dans l'ombre où leur nœud de vipère existentiel bruit dans un quasi-silence.*³⁷

Voici qui, dès la page 47, éclaire sur la dialectique de Michel Onfray. Tout d'abord l'usage du mot « philosophe » à l'égard de Freud le place sur un plan qui l'éloigne du soin. Ce que disent, finalement, beaucoup : placer Freud au rayon « littérature ». « Images pieuses » construit l'identité freudienne autour d'un élément nouveau : la religion. Nous verrons que le poids des religions pèse très lourd dans l'œuvre de Freud, mais également dans le contexte dans lequel il évolue. Pour illustrer ce propos, prenons l'exemple, pas forcément très clair mais amusant, de l'onanisme. Je sais que plus d'un lecteur pourrait s'interroger sur la congruité de cet exemple mais l'histoire de la « lutte contre l'onanisme » est parlante et éclairante sur le « contexte freudien ». L'onanisme, la

³³ Angel Michaud, *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, Lad'AM Editions, 2009

³⁴ Rapport de l'INSERM, [Psychothérapie, trois approches évaluées](#), 2004

³⁵ *Le livre noir de la psychanalyse*, sous la direction de Catherine Meiller, Les Arènes, septembre 2005

³⁶ *ibid.*

³⁷ *ibid.*

masturbation, est donc cette « grave maladie » pour laquelle, en 1864 – soit huit ans après la naissance de Freud – le docteur Broca allait proposer comme remédiation, la clitoridectomie... Plus tard dans l'épisode de « L'homme aux loups », Freud allait également chercher un remède à l'onanisme. Mais pourquoi donc la masturbation pourrait-elle être considérée comme une maladie ?

Le terme apparaît en langue anglaise dans un pamphlet, publié anonymement vers 1712, Onania ; or The Heinous Sin of Self-Pollution, and all its Frightful Conséquences en Both Sexes. Ce texte est aujourd'hui attribué à John Marten (1692 – 1737), un chirurgien britannique.

En français, il est utilisé pour la première fois en 1760 dans l'ouvrage du Pasteur Dutoit-Membrini, L'Onanisme du Discours philosophique et moral sur la luxure artificielle et sur tous les crimes relatifs. Le terme est repris en 1770 dans la troisième édition du livre de Samuel-Auguste Tissot (1728 – 1797) : L'onanisme, essai sur les maladies produites par la masturbation.

C'est donc à l'origine un terme religieux et moral puis médical, permettant de désigner la pathologie associée à la masturbation. Il apparaît précisément au moment où cette pratique commence à être considérée comme un fléau social nuisible à la santé.

La source religieuse se trouve dans l'ancien testament, Onan est un personnage qui, refusant de féconder l'épouse de son défunt frère (comme l'exigeait la tradition), aurait préféré « laisser sa semence se perdre dans la terre ». Bien entendu, il fut puni de mort par dieu.³⁸

La seconde moitié du XIXe siècle baigne encore sous le joug des églises. Darwin mettra bien du temps avant d'associer l'homme aux processus de l'évolution... Cette ambiguïté maintenue par certains entre la science et la religion permettra l'émergence de « maladies » qui ont maintenant mystérieusement disparu.

Les historiens de la médecine soulignent l'existence de maladies qui brillent un temps, puis disparaissent. Certes, certaines se trouvent franchement éradiquées par un médicament, une substance, mais l'hystérie, par exemple, a disparu de la nosologie contemporaine sans que la médecine ait clairement trouvé un remède ou une prophylaxie adéquats. Le XIXe siècle fut le temps de l'hystérie et des hystériques, mais plus personne aujourd'hui n'utilise ce concept passé d'ailleurs dans le vocabulaire courant pour tout et n'importe quoi – d'une femme inquiétante par sa féminité exacerbée à une extravagance comportementale en passant par une altérité cocasse.

Pour expliquer la disparition du mot, des historiens de la médecine avancent l'idée que la chose se trouve mieux définie : nombre d'hystériques ayant fait les beaux jours des théâtralisations de la Salpêtrière seraient aujourd'hui clairement étiquetées sous des pathologies devenues visibles et identifiables grâce à l'existence d'un matériel d'investigation perfectionné permettant un diagnostic

³⁸ Je sais que cela ne retire en rien, ni n'ajoute à la crédibilité de mes propos, mais je ne veux pas avoir les mêmes problèmes que Michel Houellebecq, je cite donc ma source : [Wikipédia](#).

précis : des épilepsies neuronales en l'occurrence, des lésions microscopiques de l'encéphale, des atteintes de la matière nerveuse ; et ces lectures scientifiques invalideraient les lectures magiques.³⁹

Portrait d'un corset contre l'onanisme



Excitant non ?

Ne pas montrer cette image à Jean-Paul Gaultier, il serait capable de s'en inspirer pour habiller Lady Gaga...

Le grand théâtre hystérique a besoin de spectateurs, en témoignent la présence de photographes afin de fixer pour l'éternité une séance de Charcot et tirer le portrait des convulsives ou immortaliser aux sels d'argent les corps cataleptiques ou catatoniques , celle des mondains du moment, la figure du maître comme athanor de ces pulsions plastiques.⁴⁰

³⁹ Michel Onfray, *Crépuscule d'une idole*, Grasset & Fasquelle, 2010

⁴⁰ *ibid.*



Tout le monde sait maintenant, que ces « leçons » étaient truquées et que les « malades » étaient des comédiens.

Mais c'est là le contexte dans lequel évolue Freud qui a assisté aux « leçons » du docteur Charcot. Freud veut devenir célèbre et tente différentes thérapies à la mode, sans succès. Dans ce contexte un peu « curieux » et observant chez lui-même quelques comportements qu'il juge aberrants, comme l'attirance qu'il a pour sa mère, il en tirera d'ailleurs le concept de « complexe d'Œdipe », Freud attisera la croyance en lieu d'expérience – toutes ses « expériences » seront des échecs cuisants – et dissertera sans fin sur l'inconscient, le lapsus, l'acte manqué, etc.

Freud proclame haut et fort qu'il n'est pas un philosophe. Qu'il n'aime pas la philosophie. Qu'il est un homme de science. Or, l'inventeur de la psychanalyse n'est pas plus scientifique que Shakespeare ou Cervantès, pour citer deux de ses auteurs préférés. Que cela lui plaise ou non, Freud est un philosophe élaborant des vérités prétendument universelles avec ses intuitions. Il pense à partir de lui, avec son salut personnel en ligne de mire. Sa théorie procède de la confession autobiographique, et ce de la première à la dernière ligne de son œuvre.⁴¹

Ou, sous une autre forme :

Le roman familial constitue en effet un excellent concept opératoire...mais pour Freud uniquement ! Tout comme [...] le complexe d'Œdipe, lui aussi magnifique trouvaille conceptuelle, mais uniquement pour mettre une étiquette sur la pathologie de son auteur. Freud prend son cas pour une généralité... Voici donc la clé de l'épistémologie freudienne : l'extrapolation d'une théorie universelle à partir d'une aventure personnelle.⁴²

⁴¹ ibid.

⁴² ibid.

Bon, cette fois on a bien compris, Freud n'aura eu qu'un seul patient durant toute sa vie : lui-même. Alors de deux choses l'une : soit Freud est un imposteur, soit un gourou habile qui a su constituer son église. Sans doute les deux... En effet les gardiens du temple sont pléthore. L'église est – en France – solide et il faudra sans doute beaucoup de temps pour qu'enfin, on sourit un jour de cette aventure freudienne après qu'on ait placé – à juste titre – les ouvrages de Freud sur le rayon littérature.

Mais avant d'enterrer Freud, il est intéressant d'analyser le « succès freudien ».

*Comment vivre avec sa névrose ? En en faisant le modèle du monde, en névrosant le monde.*⁴³

Cette phrase de Michel Onfray, on ne la trouve pas dans « Crépuscule d'une idole », mais dans le traité d'Athéologie. Il y aurait donc un précédent à la naissance du dieu Freud : Jésus. Pourquoi pas. A ceci près que Jésus n'a jamais rien écrit et n'a pas, non plus, créé le christianisme ; Freud a inventé la psychanalyse mais ses disciples – gardiens du temple - ont supplanté la psychanalyse au freudisme, en essayant de justifier Freud, quitte à mentir et à dissimuler des documents qui permettraient de mieux le cerner avec ses « expériences personnelles » non modélisables.

*Mon athéisme s'active quand la croyance privée devient une affaire publique et qu'au nom d'une pathologie mentale personnelle on organise aussi pour autrui le monde en conséquence. Car de l'angoisse existentielle personnelle on organise aussi pour autrui le monde en conséquence. Car de l'angoisse existentielle personnelle à la gestion du corps et de l'âme d'autrui, il existe un monde dans lequel s'activent, embusqués, les profiteurs de cette misère spirituelle et mentale. Détourner la pulsion de mort qui les travaille sur la totalité du monde ne sauve pas le tourmenté et ne change en rien sa misère, mais contamine l'univers.*⁴⁴

Les « profiteurs » relèvent de dieu et de Freud. Les points communs entre la religion et le freudisme sont nombreux, à commencer par la relation au corps. Le corps est nié par les religions monothéistes comme par Freud. Et si, par malheur, ce corps est sexué, la répression bat son plein. Le sexe, c'est mal pour la religion (ou alors seulement pour se reproduire) parce que c'est comme ça, cela relève de la foi, pas de la raison, et le sexe est mal aussi pour le freudisme car il relève de la pathologie. La première occurrence propose la prière pour éviter les « tentations » et la seconde propose également la prière (sous une forme très étendue...) par la « cure » psychanalytique (ce sont les trente premières années qui sont difficiles...). Les deux occurrences trouvent leurs racines dans la foi et non pas dans la science. Et nous n'abordons ici que le sexe « pépère »... pas de positions extravagantes - juste le missionnaire qui porte si bien son nom -, ou de goûts, qui seraient jugés « obscènes » pour les uns et « déviants » pour les autres. Alors, pour

⁴³ Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fresquelle, 2005

⁴⁴ *ibid.*

l'homosexualité c'est la double peine : prières et divan à vie ou à mort, c'est comme vous voudrez.

Lorsque j'étais enfant, l'image suivante m'excitait beaucoup. Double-peine pour moi, aussi.

Portrait d'un truc excitant (en cachette) (idéal pour la confession)



Les profiteurs n'avancent pas tous masqués, loin de là, mais les « Frères Bogdanov », qui ont pourtant pignon sur rue et une allure, subtilement préparée et entretenue, de martiens au teint vert et à l'âge incertain, nous font le coup du « crypto-crétionnisme » avec leur dernier opus « Le visage de Dieu »⁴⁵, dans lequel ils voudraient nous faire croire que le Big-Bang est la preuve de l'existence de dieu, tout cela parce que les éclairs et le tonnerre ne sont plus disponibles depuis l'époque où on les plaçait dans la main de Zeus ! Plus la science avance, plus les intégristes ont besoin de s'éloigner pour trouver quelque chose de non-connu, non-étudié, sur lequel asseoir leur obscurantisme.

Les scientifiques se donnent à peine le temps de répondre (narquoisement) à ce délire, ils n'ont pas de temps à perdre.

On connaît les péripéties d'Origène qui prend Matthieu au pied de la lettre. L'évangéliste disserte (XIX, 12) sur les eunuques, établit une typologie – privés de testicules de naissance, castrés par les autres, ou mutilés par eux-même à cause du Royaume de Dieu – et conclut : « que celui qui peut comprendre comprenne ». Malin, Origène taille dans le vif et d'un coup de lame se supprime les

⁴⁵ Igor et Grichka Bogdanov, *Le visage de Dieu*, Grasset, 2010

*génétoires – avant de découvrir que le désir n'est pas affaires de bourses, mais de cerveau. Mais trop tard...*⁴⁶

Le culte de l'ignorance fait l'apologie de la bêtise...

Il est en revanche peu intéressant de se poser la question de l'existence de Jésus. Qu'importe vraiment, il n'est qu'alibi, alors qu'il ait existé ou non ne change rien. Tout comme Freud, hormis le fait qu'il a écrit les premiers textes de « sa » religion. Pour Jésus tous les historiens sont unanimes : peu d'éléments textuels attestent de son existence. Il est cité par Flavius Josèphe⁴⁷, *En ce temps était Jésus, qui était un homme sage, si toutefois on doit simplement le considérer simplement comme un homme, tant ses œuvres étaient admirables. Il enseignait ceux qui prenaient plaisir à être instruits de la vérité, et il fut suivi non seulement de plusieurs juifs, mais de plusieurs gentils : c'était le christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé durant sa vie ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient prédit et qu'il ferait plusieurs autres miracles. C'est de lui que les chrétiens, que nous voyons aujourd'hui, ont tiré leur nom.*⁴⁸ Et c'est tout. Quelques lignes pour un livre de plus de 800 pages. C'est peu. De plus, certains historiens affirment qu'ils pourrait s'agir de rajouts tardifs. C'est possible car il y a plusieurs incohérences textuelles. Tout d'abord, il s'agit-là d'un résumé qui, en peu de lignes, condense l'essentiel mais aussi l'extraordinaire : Jésus est ressuscité ! Ne donner que si peu de place à celui qui ressuscite, c'est tout de même étrange d'autant plus que dans les œuvres complètes de Flavius Josèphe, ceux qui ressuscitent ne sont pas présents à chaque page. Il fait bien peu de cas de celui qui « ferait plusieurs miracles ». Et aussi, évoquer « les chrétiens, que nous voyons aujourd'hui » est quasiment anachronique. Les évangiles n'ont été rédigés qu'entre 65 et 110. Flavius Josèphe est mort (environ) en 100. C'est un peu juste pour avoir fréquenté les chrétiens au sens que nous accordons à ce mot maintenant. Il a pu croiser des Judéo-Chrétiens, c'est-à-dire des juifs appartenant la secte chrétienne.

Par contre sur l'historicité de Jésus, pourquoi pas... s'il n'avait pas existé, les « Pères de l'Eglise » n'auraient pas eu besoin de gommer l'influence essénienne⁴⁹ de Jésus.

Jésus un essénien ? C'est possible, mais cela ne change rien. Jésus ayant existé ou non, essénien ou pas, c'est sans importance et sans incidence sur la longue naissance du christianisme au milieu du IIe s. *Le christianisme est peut-être un essénisme qui a réussi*⁵⁰, ce qui est une toute autre

⁴⁶ Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fresquelle, 2005

⁴⁷ Historien romain du 1^{er} s. d'origine juive 37 - 100

⁴⁸ Flavius Joseph, œuvres complètes, p. 478, 1852

⁴⁹ Les esséniens étaient membres d'une communauté juive fondée au IIe s. avant J-C. On trouve dans le christianisme une certain nombre de similitudes avec le rite essénien, comme le baptême par exemple.

⁵⁰ Ernest Renan

histoire et qui ne peut mettre dans l'embarras que les leaders du christianisme. Mais c'est drôle, car, si les chrétiens sont des esséniens, alors les chrétiens sont des juifs... Quand on pense que le christianisme a construit son identité sur l'antisémitisme⁵¹, cela nous met tous, à l'échelon planétaire, dans une situation embarrassante... et la blessure provoquée par la césure judaïsme/christianisme, loin d'être cicatrisée laisse encore couler, par anticipation, le sang des martyrs à venir.

Pour Jésus, je ne suis pas sûr, pour dieu si. Il n'existe pas.

En général lorsque je profère ce type d'assertion, on me demande, par respect, toujours par respect, de me confiner dans le camp des agnostiques, de ceux qui ne savent pas, qui ne peuvent se prononcer... Rien ne peut prouver l'existence ou l'inexistence de dieu, paraît-il.

Pourtant, cela fait environ 2000 ans que je me pose la question sous une forme différente :

A quoi sert dieu ?

Avec un peu d'honnêteté intellectuelle, une grenouille de bénitier pourrait se convertir à l'athéisme, pour peu qu'elle approfondisse la question.

Nous avons beaucoup de réponses à cette question, mais débrouillez-vous tout seul. La même « honnêteté intellectuelle » quant à cette problématique, ne mène pas à l'optimisme.

Ce « à quoi sert dieu » ne fait pas écho à « Dieu est mort », mais recherche une pragmatique en allié objectif. Dieu sert à fournir des réponses aux questions métaphysiques et existentielles « qu'y a-t-il après la mort ? La même chose qu'avant »⁵², disait-on, on peut reformuler :

Une heure après la mort notre âme évanouie

*Sera ce qu'elle était une heure avant la vie*⁵³

A quoi sert dieu ? nécessite une réflexion plus large afin d'éviter de répondre sous forme d'utilitaire. Le paradis, l'enfer sont des utilitaires. Il faut se poser la question différemment, c'est-à-dire sous la forme qui engage l'homme dans une civilisation.

Les civilisations se constituent sous la pulsion de mort. Le sang sacrificiel, le bouc émissaire, la fondation de la société avec un meurtre rituel, voilà de sinistres invariants sociaux. L'extermination juive des Cananéens, la crucifixion chrétienne du Messie, le djihad musulman du Prophète font couler

⁵¹ cf. les nombreux ouvrages sur Paul de Tarse et l'antisémitisme

⁵² Angel Michaud, [La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), p. 7, Lad'AM Editions, 2009

⁵³ Savinien Cyrano de Bergerac in *La Mort d'Agrippine*

*le sang qui bénit et sanctifie la cause monothéiste. Arrosage primitif, magique, égorgement de la victime propitiatoire, en l'occurrence des hommes, des femmes et des enfants. Le primitif subsiste dans le post-moderne, l'animal persiste en l'homme, la bête demeure dans l'homo sapiens...*⁵⁴

...du travail...pour Mister Freud...

Si la bête est toujours là, une piqûre de rappel, *Les lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable.*⁵⁵

Finalement, la lecture conjointe des deux ouvrages de Michel Onfray, malgré les quelques petites incohérences - on sent bien, encore, l'influence de la psychanalyse dans le *Traité d'athéologie*, ne serait-ce que par les termes choisis et employés, mais il est vrai qu'il a été rédigé cinq ans avant *Crépuscule d'une idole* -, m'a convaincu qu'il est temps d'aller plus loin encore...

⁵⁴ Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset & Fesquelle, 2005

⁵⁵ Kant, *Qu'est-ce que les lumières ?*, Flammarion, 1991

L'erreur de Michel Onfray réside dans cette faiblesse : il travaille comme un historien qu'il n'est pas et maintient son cap philosophique sur un unique versant : l'épistémologie. Cela est très sensible dans les deux ouvrages qui nous ont servi d'appui dans ce chapitre. Peut-être ne serais-je pas le seul à encourager Onfray à nous faire découvrir son bel esprit synthétique avec un ouvrage dans lequel il pourra proposer des éléments nouveaux.

Pour exemple, il n'a pas osé, ou pensé, ou « eu le temps » de faire le rapprochement et la synthèse des quatre éléments suivants : 1. Jésus (et son développement), 2. Spinoza (et son développement), 3. Freud (et son développement), 4. le naturalisme ⁵⁶(état des lieux).

Sous la forme quelque peu prétentieuse de problématique soumise à un étudiant, je lui propose de prendre en compte ceci :

Jésus n'a pas inventé la religion qu'il incarne et se trouve à son insu dans la situation quasi-démonstrative de la création de dieu par l'homme ; Spinoza identifie dieu à la nature, achevant ainsi la philosophie stoïcienne (*Deus sive natura*) ; Freud parce qu'il entretient l'idée que l'expérience personnelle est modélisable (et donne comme argument à ses « grands-prêtres » qu'en chacun de nous se trouve l'universel - thèse qui sous-tend le bouddhisme ⁵⁷) ; et les naturalistes, héritiers non éclairés des concepts précédents – après alliance avec le « support alternatif » (médical, social et éducatif), creuset de l'ignorance et de l'obscurantisme -, nous préparent une dictature verte.

Il est temps de réfléchir à ces sujets, de développer une théorie certes, mais surtout de faire des propositions concrètes.

Allez, Michel Onfray, encore un effort...

⁵⁶ En éthique, le naturalisme donne une valeur morale à ce qui est désigné comme « naturel ». Selon ce précepte, il faudrait non seulement connaître la nature, mais la suivre voire lui obéir.

⁵⁷ Ça, c'est juste pour alimenter le débat voire la polémique...

5. Epidermique

Dès que je suis grand, je fais trader. Mais pas le trader bardé de diplômes en mathématiques, non, trader expert *es martingales*. Ça existe déjà ? Oui ? Quelle déception. Je croyais avoir fait une découverte intéressante : me fier au hasard pour parier gros. Si je perds ? Qu'importe, je mise ma vie – ce qu'il en reste, et il n'en est jamais resté aussi peu – sur le noir. Tout sur le noir afin d'élargir mon potentiel et de gagner en extension ce que j'aurais perdu en intention. Pourtant, l'intention était bonne, me manquait le bagage – un simple C.A.P. d'ajusteur, c'est un peu juste – pour entrevoir les pans et les creusets administratifs des fumantes et incantatoires connaissances sublimement couronnées, diplômées, donc reconnues. Inaccessibles pour moi. Le peu d'organisation mentale acceptable, que je possède encore, provient de rencontres fortuites. Les causeurs aux discours ravageurs m'ont apporté une contenance et un aplomb qui me permettent de swinguer sur le fil - mais non sans filet - du rasoir. Heureusement d'ailleurs...sinon, je n'aurais pas donné cher de mon noir.

La peau d'un autre m'échut par hasard (encore !) qui fait bien les choses, paraît-il, mais en l'occurrence, non. Cette peau, sur un porte-manteau me fut offerte par Raymonde Lalumète – la femme de Robert – un soir de réveillon de fin d'année. Des gens affalés sur des divans s'esclaffaient, un verre de champagne à la main, une trentaine de personnes. Du bruit. Quelques emballages de cadeaux traînaient sur le sol. Les cadeaux ? Des trucs inutiles et fades, passe-partout, encombrants et inutiles, des cadeaux pour fêter l'année nouvelle. Quelle année ? Peu m'importe ! Elle le fit comme on fait un présent, avec une jupe bleue trop serrée, une coiffe du XIXe s. transposée dans le XIIIe arrondissement et un grand sourire sincère :

- Angel, voici ta nouvelle peau, fais-en bon usage...

Une menace, elle me mettait la pression comme si, avec la peau d'un autre, je pourrais faire des miracles.

- merci Raymonde, mais je ne peux accepter un tel présent !

- mais ce n'est pas un présent, Angel, c'est un futur, le tiens ! Tu te dois de l'assumer pleinement !

Les allégories sur le présent, le futur ou le passé m'emmerdent comme le temps qui passe de l'autre côté du chemin, derrière la barrière, l'endroit même démuné d'accès.

- tu sais Raymonde, j'ai déjà du mal à assumer mon actuelle peau, alors...

- mais si, tu vas t'y faire.

Elle se retourna vers les autres convives, dont un avait reçu un train électrique comme cadeau et un autre une brosse à dents d'un côté, à cheveux de l'autre. Le « deux-en-un » remporte toujours

un vif succès dans les soirées, en particulier dans les clubs échangistes où la fraternité fait place à la communion des corps. Mais ici, ce n'était pas le cas.

- Robert ! Amène la valise s'te plait !

Robert titubait et avait la gamberge limitée à quelques hoquets les bons jours, et au vomis les mauvais. Robert arborait un look rock'n'roll des années soixante revisité, dans la marge, et à gouaille égale, par les anciens villages parisiens comme Montmartre ou Ménilmontant.

- vouais Raymonde, j'arrive, j'amène la valise à Angel !
- La valise DE Angel !

fit Raymonde avec des gros yeux, alors que son corsage brodé de fil rouge se soulevait et laissait passer l'orage en souffles divers, tour à tour pluvieux et sec. La poitrine de Raymonde fait beaucoup pour sa personnalité, tour à tour matrone, madone et dame-chasserresse. L'alimentation industrielle dopée à la luxure.

- ce n'est pas nécessaire
risquais-je

les scansion ivrognesques de son mari mettaient Raymonde dans un état proche de la cataplexie. Ses ventricules en cymbales jazzaient en tohu-bohu alors que ses veines impeccablement décoratives entamaient, de concert, une rythmique variqueuse métronomique.

- Angel, fit Raymonde, voici ta nouvelle peau et sa valise, tu dois la porter le plus rapidement possible, afin d'éviter une éventuelle putréfaction désagréable.

Elle avait l'air sérieux de celui qui déclame du Florent Pagny alors que chacun sait que le ridicule, s'il ne tue pas, rend sourd aveugle et muet. Pagny nie qu'il sue du chapeau qui lui sert de cerveau.

- bon admettons, fis-je à l'envers d'un hoquet, que je mette cette peau, à la rigueur, mais, si je change de peau, je change de nom...
- absolument, c'est prévu ! Regarde ! Dans la valise, il y a l'étiquette
- mais on ne change pas de nom comme ça !
- si si, c'est comme pour un mariage
- je dois me marier avec cette vieille peau ?
- cette peau a ton âge, j'te ferai dire !

avec le regard en coin de celle qui met en perspective le bon mot et la posture

- mais je ne veux pas, ma peau me colle à la peau, et je n'ai pas envie d'être à la place d'un autre, d'autant plus que je ne connais même pas le nom de cet autre
- t'as qu'à regarder l'étiquette !

Je pensais, visiblement à tort, que je ne pouvais pas être étiqueté. Inétiquetable je suis, et inétiquetable je resterai ! De plus cette histoire de peau donnée en cadeau et ce nom dont je devais me parer, me paraissaient bien étrange...

De toute façon, je trouvais qu'il s'en passait des choses étranges ici. Par exemple, offrir un train électrique, quelle drôle d'idée ! Moi je n'aimerais pas. J'ai du pot, finalement, de me faire offrir une nouvelle peau. Pourquoi ne pas essayer ? Ben, parce que je ne connais pas le patronyme de cette peau. De plus devenir le locataire⁵⁸ d'un contour usagé et, qui sait, à peine propre...

Une loutre égarée demanda son chemin à un hérisson.⁵⁹

Je me décidais à regarder le nom, sur l'étiquette.

Luis Mariano.

Luis Mariano ? Mais je vogue en plein délire et la mer n'est pas d'encre ! Les embruns noirs me sillonnent comme une suée crasse. Luis Mariano, le chanteur de Mexico ... Meeexiiiiiiiiico !

Qui se souvient de Luis Mariano, hormis quelques vieux nostalgiques, basques de surcroît ?

Je refuse ! Moi vivant jamais je ne mettrai cette peau ! On peut me honnir, me bannir, m'évincer, m'éviscérer, me trouer la peau, jamais je ne m'engluerais dans de tels oripeaux ! Je veux bien vendre mon âme au diable (mais une bonne somme, tout de même) qui m'aime puisqu'il m'approche, me touche me tutoie me rudoie, puisque lui aussi, il en veut à ma peau ! Je veux bien me transformer en igloo sub-saharien ou en troène aguichant et amoureux, mais jamais je ne mettrai ce ridicule pantin, ce masque intégral, cette robe fatale, cette burqa carnavalesque et obsolète, cet antre, ce refuge à tripes, ce sur-mesure à la mesure d'un autre !

Je me vêtis de ma nouvelle peau.

C'est un peu étrange, au début, et puis, c'est vrai qu'on s'y fait. Je ne dis pas que, tout de suite, je pus chanter l'opérette et attirer les foules ; mais tout de même, j'avais belle allure dans mon miroir bien dressé. Le soir même, Raymonde et Robert avaient insisté pour boire quelques gouttes de champagne moite à souhait et j'avais accepté à contre-cœur. Pas à cause du champagne mais parce que vraiment, à ce moment-là, je n'avais nulle envie de m'offrir une nouvelle vie, une nouvelle identité et une nouvelle peau...

J'errais un temps, le temps de l'ajustement et de l'appropriation.

Maintenant, je suis Luis Mariano.

Les gens, dans la rue, me demandent des autographes...Ouuuais...c'est agréable...Sans rien faire d'autre que de m'habiller en Luis, me voilà Mariano

- m'sieur Mariano, vous êtes revenu... !

⁵⁸ Cf. *Le locataire*, Roland Polanski, 1976, d'après le livre de Roland Topor

⁵⁹ Expression utilisée par les Bantous. Les bantous parlent le Kongo. En Kongo, cette expression signifie (à peu de choses près) « un ange passe... » Le mot « Bantou » signifie « humain », en Kongo.

- oui, absolument, et cela seulement pour votre sourire madame...

Et ça marche ! La dame se pâme en cherchant ses sels, elle glousse quand je me désopile, par extension. Elle regarde à droite, à gauche, afin de vérifier qu'un quelconque badaud l'observe, qu'un chaland l'entourloupe de l'œil, qu'un promeneur inonde son humeur aqueuse sur la rougeur de son visage, qu'un flâneur l'observe en douce alors qu'il boit en cachette, qu'un quidam témoigne sous serment.

J'erre à droite, j'erre à gauche, et partout, l'on me reconnaît.

Dans la peau de Luis Mariano, je décide de m'essayer à la chanson.

J'ouvre mon balcon (400 m²) devant la foule édifiée, sidérée, la main droite posée sur ma hanche et la gauche envoie un geste amical à la cantonade hystérique. Le but, être applaudi, ovationné, adulé, être aimé, enfin, de ces anonymes qui, hier encore, marchaient sans me voir alors que je faisais pisser le chien le long du canal Saint-Martin.

Je pourrais peut-être me présenter aux élections ! être maire ! Président ! Maître du monde !

C'est ça le problème avec la célébrité, on se prend vite au jeu, on disjoncte vite, mais il faut raison garder. Donc depuis ce jour, où la foule m'acclamait, je décidai de conserver une vie privée et de ne plus être 24h/24 ce monstre sacré aimé du public. Ce qui ne m'empêchait pas de séduire des dames, des dames, toutes aussi belles les unes que les autres. Je susurrais à leurs oreilles ravies, avec ma nouvelle voix du registre marianonien, des mots d'amour auxquels je ne croyais pas. Je m'essayais avec extase à la bio-diversité.

Comment conserver une vie privée lorsqu'on est star ? Comment assumer tout cet amour que véhicule et vous transmet la foule sans en supporter les vicissitudes ?

Pour cela, il me fallait un déguisement. Mais en quoi donc, ou plutôt en qui, pourrait bien se déguiser Luis Mariano ?

J'ai longtemps réfléchi. Je pensais téléphoner à Raymonde et Robert Lalumète, mais à force de jouer au « vieux dégueulasse » Robert avait fait une crise de désinhibition précoce et séjournait à l'hôpital où, la nuit venue, il courait la gueuse (la bière) et l'infirmière de ses outrancières et proéminentes exhibitions. Raymonde ne me serait d'aucune aide, hélas. Engluée dans un mariage alcoolisé, elle buvait le vin jusqu'avant la lie ; la lie, elle la laissait pour Robert et sa berlue.

Je me retrouvais à la case départ du basque espagnol que je suis.

Et puis, un soir que je découvrais que je n'aimais plus le noir mais le rouge, couleur du sang et de corrida, il me vint une idée, je pourrais me déguiser le soir pour sortir... par exemple en Roi de Rome, Napoléon II. Mais non, c'est idiot comme idée, le fils de Napoléon le premier n'a pas vécu suffisamment longtemps... sans intérêt.

La solution idéale – la solution idéale est celle qui, sans précipité ni arrière-pensée naît de la limpidité -, surgit d'un rêve, un matin de soleil et de champignons, en automne donc.

Françoise Sagan.

Je ne sais pas pourquoi, mais Françoise Sagan, ça me dit bien et l'image s'impose à moi.

Avec force maquillages et nouveaux vêtements, je ressemblais je ressemblais de plus en plus à Françoise. Même démarche, même apparence, de matins en matins, l'ombre du miroir reflétait celle, voulue, de mes déambulations nocturnes. Je me faisais de nouvelles amies et prenais plein d'amants. Ma voix avait changé de nouveau, je fumais, en me regardant dans le miroir, je chassais une mèche blonde rebelle.

- Françoise ?
- oui Roman
- tu veux essayer ma nouvelle voiture ?
- non, pas ce soir Roman, je me sens lascive, passive et je soupire faiblement, la fatigue sans doute...
- la fatigue ? mais tu n'as rien fait aujourd'hui...
- je sais Roman...

Roman Kacew est l'un de mes soupirants, mais il n'est pas mon amant. Il est bien trop amoureux de moi pour cela. Pourtant j'aime ses longues mains blanches de pianiste romantique. Il vient d'hériter de son père. Des usines et des usines, il ne sait même pas combien il en a... Il est riche, quoi, du moins je le pense, mais ce n'est pas un obstacle insurmontable, loin de là... Seul son amour fait barrage à une liaison normale, c'est-à-dire sans lendemain.

J'ai de plus en plus d'amis, naturellement, quand on est belle, riche et célèbre... François, Michel, Berthomieux, Mouna et d'autres dont j'ai oublié les noms, j'ai toujours eu la fâcheuse tendance à chercher mes mots. Tout comme ma mémoire, très mauvaise...je ne suis même plus capable de me souvenir de ce que je faisais il y a quelques jours encore. Je chantais sous ma douche, peut-être.

Je sors tous les soirs, hier soir...

ils avaient échangé pas mal de lieux communs pendant ces soixante minutes, les uns et les autres, et les plus étincelants étaient sûrement ceux de Mouna Vogel ; Berthomieux donnait un grand dîner, pour fêter le retour de celle-ci dans le Tout-Paris théâtral et mondain, lequel Tout-Paris n'allait pas être déçu. Elle disposait d'un attirail de bons sentiments, d'évidences, de convictions, de naïvetés devenu rarissime. Elle leur raconta, les larmes aux yeux, la souffrance que lui avait infligée le conformisme théâtral qui régnait à Dortmund, industrielle cité de la Ruhr où son mari avait fait fortune, « grâce à une histoire de roulements à billes, mon pauvre chou, auxquels je n'ai jamais rien

*compris, je dois le dire... Mais d'ailleurs, Helmut n'y tenait pas ». Elle se félicitait de n'avoir cédé que plus tard aux charmes de Paris et de ce théâtre et de n'y avoir pas fait son retour sur-le-champ, ce qui l'eût contrainte à laisser Helmut seul le week-end, au milieu de ses usines. Car on ne peut être à la fois une vraie femme et une vraie actrice, n'est-ce pas ?*⁶⁰

- n'est-ce pas Françoise ?

j'étais ailleurs. Je me demandais si j'allais au ski en hiver. Je ne sais plus, je ne crois pas, je n'aime pas la neige, la poudreuse à la rigueur

- mmeuu, sais pas, c'est-à-dire, ça dépend

ma voix est comme un souffle, un chuintement à peine audible.

- à propos, demain soir, je donne une soirée, je compte sur toi, Françoise

je laissais tomber mon verre, je suis maladroite. Je préfère, parfois, ne fréquenter que les mots. Je m'aliène plus volontiers à un gros mot qu'à une petite salope.

Mouna est brillante, mais il y a quelque temps, combien ? qu'en sais-je ? elle m'a volé un mec, il faut dire que cette grue, sous ses airs de sainte-nitouche, couche à tout-va. Je rentrais, ou plutôt quelqu'un me rentra, mais qui ? je ne me souviens pas. Pas plus que je ne me souviens d'avoir dormi. Ce soir je vais me rendre à cette soirée. Tiens ! je vais noter cette phrase, on ne sait jamais, pour mon futur Goncourt.

La fête bat son plein, il y a deux ou trois hommes qui me suivent, l'un me tend un cocktail, l'autre une cigarette et le troisième sourit bêtement. La musique suinte des murs, notes, croches, blanches, noires. Je croise le pianiste du regard. Il semble sourd à ma muette supplique. Il est pas mal, enfin, pas plus mal qu'un autre... François et Michel – ils sont ensemble, le saviez-vous ? – viennent m'embrasser. Par-dessus l'épaule de Michel – le plus petit des deux – j'aperçois, de dos, un homme assez grand, d'âge moyen, les cheveux coiffés en brosse, genre militaire en goguette. Ses chaussures... Ah ! ses chaussures, il a dû les acheter dans une braderie ou une œuvre de charité, et pas cher de surcroît ! Je m'excusais auprès de Michel-et-François, je fis le tour de la salle afin d'assouvir ma curiosité, et j'en fus bien récompensée... Il est pas si mal ce petit provincial, mal fringué, mais heureusement, la brosse est dure et tendance..

Je retournais vers mes deux homogènes.

- Michel-et-François, c'est qui ce type ?

Tout en tirant sur ma paille pour absorber quelques gouttes de whisky tièdes malgré les glaçons, je haussais le menton vers l'inconnu.

- on ne sait pas, ma chérie, veux-tu que nous nous enquerrions sur ce paysan ?

- oui

⁶⁰ Françoise Sagan, *Le miroir égaré*, Plon, 1996

chuintais-je

les deux firent le tour aussi. J'observais l'homme de dos. Il parlait sans bouger beaucoup mais je sentais sa passion. Objectivement, cet homme ne ressemblait à rien. Pourquoi donc m'intéressais-je à lui ? Peut-être que lui, j'avais la quasi-certitude de ne pas me le faire piquer. Je vois mal Mouna lui faire son numéro d'actrice sur le retour, au bord de la syncope, délaissée par son riche mari et réduite au balai.

Les deux réapparaissent

- on ne sait pas trop. Apparemment il est venu faire la promo de quelque chose, à Paris, mais on ne nous a pas dit quoi.
- comment s'appelle-t-il ?
- aucune idée.

Bon. Je n'allais tout de même pas me coller sous son nez et lui dire :

- vous me connaissez ?

Ce plouc serait capable de dire :

- non, je ne vous ai jamais vue auparavant

ce serait désobligeant. Je m'en vais, non, je ne m'en vais pas. Que pourrais-je bien inventer... Les vieux trucs sont les meilleurs. Je faisais le tour à nouveau, me frayais un passage entre les convives boboisés pour de vrai ou pour la circonstance, me collais sous son nez et repoussais ma mèche rebelle, comme pour les caméras de la télé.

- auriez-vous du feu ?
- bien sûr. Mais vous êtes Françoise Sagan !
- vous êtes observateur
- non chanceux ! vous rendez-vous compte, je donne du feu à Françoise Sagan, patrimoine littéraire !
- je ne suis pas encore morte...
- heu, ce n'est pas ce que je voulais dire, je vous prie de m'excuser, je ne voulais pas vous blesser...
- vous m'offrez un verre, pour vous faire pardonner ?
- entendu, le bar est ici, je crois. J'adôôre ! tout le monde nous regarde... vous croyez que je pourrais demander à quelqu'un de nous prendre en photo ? C'est pour ma femme.
- Vous êtes marié ?
- Non j'déconne

J'aime bien l'humour paysan

- vous faites quoi à Paris ?

- boarf, des choses sans importance
- vous faites quoi dans la vie ?
- c'est un interrogatoire ?
- absolument
- la même chose que vous
- que moi ? vous buvez ?
- ah ! excellent ! Non, j'écris...
- Ah bon, comment vous appelez-vous ?

Tout en prononçant cette dernière phrase, j'avais posé ma main sur sa bouche.

Je sentais son souffle me caresser les pores.

Inexplicable. Je suis incapable d'expliquer mon geste. Peut-être voulais-je conserver cette part de mystère que l'on trouve chez les hommes et chez cet homme-là, en particulier. J'étais terrorisée et me mis à trembler de la tête aux pieds.

Mon trouble eut pu être visible, s'il n'était camouflé par mon fard et mes peaux.

- vous me raccompagnez chez moi ?
- impossible, j'ai rendez-vous avec Michel Strogoff
- Michel Strogoff, mais c'est un personnage de roman...
- et le surnom d'un copain de fac que je n'ai pas revu depuis fort longtemps...
- je préfère ça ! j'ai cru un instant que vous étiez fou...
- qui vous dit que je ne le suis pas.. ?
- moi

Un ange passe ; cher ange, sans blanc, tu croasses.

Dans le brouhaha des conversations stériles, je faisais inviter l'inconnu par Michel-et-François, pour l'autre soirée, celle d'après-demain soir.

Le temps fut long. Je languissais comme une midinette, j'en pinçais pour cet homme dont je ne savais pas même le nom. Quelle importance.

J'écrivis trois lignes dans un carnet bleu. C'était très mauvais. Je me demandais depuis combien de temps je n'avais pu écrire une ligne intéressante. C'était sans importance au regard de l'enjeu, être troublée par quelqu'un à qui je voudrais murmurer des inepties qui font rire et des chants psalmodiés dans son lobe. Faire de l'ethnographie dans son oreille, le conduit auditif est souvent une bonne entrée en matière.

Avec une totale absence de rigueur, les aiguilles de la grande pendule de ma chambre se sont immobilisées alors que le tic-tac, lui, harmonise mon angoisse et mon attente.

Le soir.

Du monde, le même qu'hier soir et les soirs précédents. Quelques touches différentes peut-être, des fleurs sur les nappes blanches, entre les petits fours et les flûtes de champagne. Aux murs, accrochées ou plutôt pendues, des sanguines aux cimaises rythmées par des poutres brunes. Des invités aux neurones paupérisés s'esclaffent devant les œuvres d'art contemporaines : « support-surface », « nouveau-réalisme », « body-art », « land-art », autant de sujets d'acharnements populaires. Les troupes bêlantes broutent le canapé en minaudant sur les signes picturaux. Quelques femmes sculpturales s'offrent comme œuvre d'art dans la section « body-art ». Un vieux monsieur est preneur, mais le compte de sa banque est sans provision alors que le manque d'affection des belles est négociable, pour faire un compte rond.

L'« ennui actif » est un concept qui trouve son envol dans cette célébration nocturne. On trinque, on se parle, on s'accorde, on se désaccorde et finalement, on trinque, au figuré comme au propre. Certains apprennent par cœur le dictionnaire des mots-clés de la vie parisienne en soirée : paradigme (il faut changer le), conceptuel (l'art), complexité (adjoindre à Edgar Morin), Alain Badiou (il est le dernier qui...), Michel Foucault (...l'avait bien dit dans « Archéologie du savoir »...), néo-darwinisme (n'importe où, n'importe comment) ; cependant, les gouttes de champagne épuisent le sablier à temps, lequel, à sec, découvre avec insatisfaction les affres dorés des permissions de minuit.

Les blondes décolorées rivalisent d'ingéniosité pour mieux faire paraître la décoloration afin qu'on ne les prit pas pour des vraies.

Je le cherche du regard, il me trouve

- vous êtes belle
- vous écrivez quoi ?
- des trucs
- merci pour l'info... avec ça, on va pas aller loin
- ne vous vexez pas, j'écris des trucs qui n'ont rien à voir avec vous, du moins je l'espère
- merci...
- décidément, je suis maladroit. Je dois vous dire que je n'ai pas d'éditeur et que je n'en cherche pas
- vous êtes un écrivain sans lecteur
- j'en avais un, mais je l'ai tué
- vous êtes drôle !
- nous ne sommes pas concurrents...

Je me mis à rire et à glousser comme une pintade, j'étais ridicule.

- comment vous appelez-vous ?
- Angel Michaud
- Angel Michaud, voulez-vous passer la nuit avec moi ?
- mais bien volontiers

Une nuit hachée menu, une nuit où l'accélérateur de particules s'est fendu, en plein dans son milieu, libérant des champs magnétiques et électriques dont personne, à ce jour, ne peut calculer les innombrables conséquences. Une particule de moi accrochée à une particule de toi, une implosion en vol.

Un état particulier associé à la probabilité de valeurs complexes, une mécanique volcanique assujettie au rayonnement du corps noir, une duplicité notoire justifiée dans les annales.

Le matin froisse le silence de la nuit.

Je bruisse les draps pour me glisser hors du lit. Angel dort le nez dans ce qui ressemble encore à un oreiller. Je fais le tour du lit, me penche sur son oreille gauche et chuinte :

- Angel Michaud, je t'ai dans la peau

6. Epilogue en vrac

Je sais que tout cela ne semble pas « sérieux », pourtant tout est un peu vrai, une ligne sur deux, une fois sur deux, l'un dans l'autre.

Lorsque je finissais le chapitre 5, quelqu'un toqua à ma porte.

- entrez
- tu sais l'heure qu'il est ?

Temesta⁶¹, ma fille, le regard éteint mais avec, toutefois, un soupçon de reproche dans l'œil gauche

- non, je ne sais pas
- il est trois heures du matin, pour ta gouverne
- ah, et pourquoi ne dors-tu pas ?
- je suis inquiète, depuis quelque temps tu n'es plus toi-même...tu as des soucis ?
- pas des « soucis » à proprement parler, je suis préoccupé
- par quoi ?
- je suis préoccupé par Freud, l'obscurantisme, notre rapport au réel, l'échec de l'éducation, des trucs comme ça
- je peux faire quelque chose ?
- retourner te coucher
- attends, je suis sûr que je peux t'aider
- et comment, mademoiselle Temesta ?
- je sais pas, raconte-moi ce que tu écris
- ben, des trucs, je t'ai dit ; quelque fois je voudrais écrire d'autres choses
- des choses comment ?
- des choses qui servent, pas des élucubrations vaines
- tu voudrais raconter de vraies histoires ?
- oui
- et bien, invente quelque chose...
- je n'ai pas d'idées
- tu m'as confié un jour que tu voulais inventer la plus grande bibliothèque du monde
- oui c'est vrai, mais ça, ce n'est pas une idée, c'est un projet

⁶¹ NdE : Temesta est l'une des deux filles de l'auteur. Se référer à : Angel Michaud, [*La Base de signatures de virus a été mise à jour*](#), p. 16, Lad'AM Editions, 2009

- de ton projet, fais-en un livre
- personne le lira
- on s'en fout, de toute façon si tu te poses des questions sur le réel, tu observeras rapidement qu'il n'y a pas de différence entre une idée et un projet
- si ! l'acte !
- oh toi, tu n'es pas drôle ! les actes ne sont que de simples projections, des inférences dans le monde déconceptualisé
- retourne te coucher Temesta

La nuit suit son long cours et je ne suis pas très bon, en clause.

AM, 10 octobre 2010